

Le Samedi

VOL. I.—NO. 5.

MONTREAL, 13 JUILLET 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

LES PLAISIRS DU DEMENAGEMENT A LA CAMPAGNE



1. Cette pauvre femme n'a pas le talent de l'emballage.—2. Quand le mari arrive, il reste juste une heure pour prendre le train.—
3, 4, 5, 6. Il se met à l'œuvre avec un courage et des muscles de héros.—7. *L'arrivée.* (Le monsieur a vieilli de dix ans).—
C'est ça le cottage ! Sais-tu, ma femme que nous ferions mieux de tâcher d'y loger nos effets et de nous installer dans la malle ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. - SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 13 JUILLET 1889.

CHASSE SPLEEN

Un bébé peut user une paire de souliers neufs en vingt-quatre heures, et la patience d'un vieux garçon en 7 minutes.

Comment a-t-on pu faire un rond en mesurant vingt-quatre pieds carrés pour la bataille entre Sullivan et Kilrain ?

L'arbre généalogique est souvent celui qui jette le plus d'ombre.

Je comprends disait un philosophe que l'océan soit toujours en fureur. Il est si souvent traversé.

Quand vous voudrez traiter quelqu'un de menteur, par précaution, dites-le lui donc par le téléphone !

"Tu n'aurais pas pu rester dix minutes de plus dans l'eau sans prendre de rhumatisme," disait le requin consolateur au matelot qu'il avalait.

Il y a un théâtre à Haiti et les acteurs qui sont tous noirs y jouent le répertoire français. Dans les pièces où il y a un rôle de nègre, l'acteur se peint en blanc.

Il n'y a que les Irlandais pour avoir le mot juste. "J'ai épousé une ingratitude," disait-il ; lorsque je l'ai prise elle avait à peine deux guenilles à se mettre sur le dos et maintenant elle nage dedans."

John, l'anglais, vient d'épouser une française du nom de Jeanne. Quand on parle de dame Jeanne, il se met à rire en disant qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, parce que sa meilleure moitié est une parfaite demi-John.

Comment ! Vous ne savez pas ce que c'est que la balance du commerce ? Vous venez à la ville chargé d'avoine. Vous en repartez chargé de whisky. Au fond, vous retournez avec autant d'avoine que vous en aviez amené, et généralement vous vous sentez plus riche en revenant qu'en allant.

*Le vieil ivrogne, (devant la cage au lion.)—*Waow !
Immobilité du lion.

*Le vieil ivrogne.—*Wow, wow, wow.

*Le lion, (rugissant.)—*Vaagow.

*Le vieil ivrogne, (trionphant.)—*Pourquoi ne pas me répondre tout de suite, animal !

En se séparant.—Me juras-tu que tu seras fidèle à nos amours pendant mon absence ?

—Oui ! Mais ne sois pas trop longtemps.

*La femme, (à son mari.)—*Monsieur, vous êtes une brute.

*Le mari.—*Mais alors ça nous serait si facile de vivre en bonne intelligence !

—Tu sais que le petit Empereur Guillaume est très sourd du côté gauche ?

—Le veinard ! Etre roi et n'entendre que d'une oreille !

—Je suis bien contente : mon mari se reforme.

—Je l'ai pourtant vu entrer encore à la buvette, aujourd'hui !

—C'est vrai ; mais autrefois il prenait du whiskey pur ; maintenant, il met de l'eau dedans.

—Courez vite à la porte, Mary, c'est M. Alfred qui sonne.

—Non, mademoiselle, je l'ai vu arriver, c'est M. Henri.

—Dans ce cas, attendez une minute, il faut que je change les portraits de place.

*Le conducteur.—*Quel est l'âge de ces deux enfants, madame ?

*La voyageuse.—*Ils ont six ans, monsieur, ils sont jumeaux.

*Le conducteur.—*Où sont-ils nés ?

*La voyageuse.—*L'un à New-York et l'autre à Québec.

*Le mari.—*Ce thé est excellent.

*La femme.—*C'est de ma composition : j'en ai mêlé trois sortes.

*Le mari (qui s'est toujours plaint de l'orthographe de sa femme.)—*Je te félicite : tu as appris à croiser les t.

Exclamation d'amoureux :

—Je suis transporté de vous voir pendue à mon bras enfin !

—Un joli couple que nous faisons là ! Vous transporté, moi pendue.

La maîtresse qui entre inopinément dans la cuisine, trouve un pompier caché dans l'armoire.

—Comment, Brigitte, un homme ici ?

—Madame, il faut que ça soit l'autre cuisinière qui l'ait oublié là !

Le bourgeois rencontre son domestique sur la voie publique à onze heures du soir.

—Comment, Baptiste ! dans le chemin à cette heure-ci ! Il doit être sucré le chrétien que tu vas rencontrer en ce moment !

—C'est à votre rencontre que je vais, monsieur.

*Un monsieur, (qui va voir la même fille depuis trois ans, sans jamais faire la demande.)—*Il me semble, mademoiselle, que votre père n'aime pas à me voir entrer ici.

—Vous vous trompez, monsieur ; il aime à vous voir arriver. C'est de vous voir partir qui le tracasse.

Dans un salon où l'on joue la roulette :

*Un spectateur, (au maître des jeux.)—*Vous venez de laisser tomber un cinq piastres.

*Le maître.—*Ça ne fait rien : si quelqu'un le ramasse, nous sommes sûrs de le reprendre.

Entre dames :

—Viens me voir aux funérailles de mon oncle ! J'ai inventé quelque chose de chic pour se jour-là. Je mets un crêpe à ma cigarette.

—C'est épatant ! Cristi que je voudrais bien qu'il meure quelqu'un dans ma famille !

—Madame, ayez pitié d'un malheureux qui s'est fait prondre entre deux chars et qui sort pour la première fois depuis six mois.

—Pauvre homme. Voici une piastre. Comment est-ce arrivé ?

*Le mendiant, (empochant l'argent.)—*Je m'y croyais bien caché ; mais c'est la police qui m'a trouvé là, et m'a fait donner six mois de prison.

LA VALEUR DU TALENT

L'argent a une valeur que nous ne disons pas ; mais le talent lui est bien supérieur. Nous saisissons au passage un incident qui vient de se développer à Paris pour établir ce point. Cela veut dire que la gravure qui suit n'est pas une charge humoristique. Nous la publions pour satisfaire la curiosité du public qui se demande quelle peut être la composition du fameux tableau de Millet, qui vient d'être adjugé aux Musées de France pour \$110,600. La voici dans toute sa simplicité sublime.



La lutte aux enchères a été entre la France et les Etats-Unis.

Il ne faut pas perdre de vue que l'Américain qui a fait monter l'enchère jusqu'à 550,000 francs, avait à payer en sus 30 p. c. de douane pour l'entrer aux Etats-Unis, en sorte que son offre réelle était de \$145,000 pour un morceau de toile de quelques pieds carrés. Mais le pinceau de l'artiste a converti ce morceau de toile en chef-d'œuvre. "L'Angelus", dit Albert Wolf, est le morceau qui résume "le mieux le grand génie de Millet, parvenu à la plus haute expression de l'émotion communicative dont l'homme ne peut se défendre : on est pris par les yeux et le cœur en contemplant cette scène si simple de deux humbles, affranchis pour quelques heures de leur dur labeur par le son de cette cloche, qu'on croit entendre à travers la paix qui est descendue sur le paysage. Cette petite toile est certainement une des plus grandes œuvres du siècle."

Millet a toujours été pauvre, et sa veuve est actuellement dans un état voisin de la misère. Quand il produisit l'Angelus il y a trente-cinq ans à peu près, il vendit ce tableau pour une bouchée de pain.

Il y a trente ans, le prix monta subitement à \$3,400.

La grande popularité de l'Angelus date de la vente Wilson, il y a dix ans ; le public apprit alors, à son grand étonnement, qu'une œuvre de Millet pût atteindre des chiffres énormes. Vainement l'Etat disputa l'Angelus à MM. Defoer Bey et Secrétan, ligués contre lui. A cent cinquante mille francs, la direction des beaux-arts abandonna la lutte ; l'œuvre, sur une nouvelle enchère de dix mille francs, fut adjugée aux deux amateurs qui la tirèrent ensuite au sort avec quelque solennité. Le hasard favorisa M. Secrétan. Depuis M. Secrétan a refusé des sommes considérables.

Chose singulière, les Américains ont, avant les Français, reconnu le mérite de Millet. Un peintre américain, M. Hunt qui recevait des conseils de Millet, signala le grand inconnu à M. Quincy Shaw à Boston. Ce seul collectionneur possède aujourd'hui quarante des plus beaux Millet. On peut dire que l'Amérique détient aujourd'hui les trois quarts pour le moins de l'œuvre de Millet.

La récente vente a été tout à fait dramatique. La lutte entre les américains et M. Antonin Proust, qui représentait les musées de France, avait porté l'émotion des spectateurs au paroxysme. Quand le tableau fut adjugé à M. Proust, ce fut une explosion indicible. On s'embrassait, on pleurait, l'enthousiasme tenait du délire.

Il y a maintenant cent ans que le Dahlia et le Chrysanthème furent introduits en Angleterre.

La Russie emploie une grande quantité de naphte, comme combustible. L'an dernier, ils en ont envoyé jusqu'à 880,000 tonnes dans le Volga.

Encore une Américaine qui entre dans la noblesse européenne. Le prince Murat, petit-fils de l'ancien roi de Naples, épouse mademoiselle Caldwell. Cette riche héritière qui, de plus, est dotée d'une grande beauté, est âgée de vingt-six ans. C'est elle qui a bâti l'Université Catholique de Washington.

Le prince Murat, qui est veuf, est âgé de 55 ans, jouit d'une grande fortune et passe pour l'un des hommes les plus chics de l'Europe.

Allez donc insister davantage sur la valeur de l'homme lorsqu'un cheval à lui tout seul encaisse \$60,825 en trois semaines ! *Salvator*, appartenant à M. J. B. Haggin, dix fois millionnaire du reste, vient de remporter les courses suivantes dans les Etats-Unis :

Tidal Stakes.....	\$ 7,000
Realization.....	33,375
Prix Lorillard.....	20,450
	<hr/>
	\$60,825.

COMMENT ON PREND LES LIONS DANS LE SAHARA

Un Canadien, dans un récent voyage en Afrique, a suggéré une idée pratique et mise à l'étude depuis pour prendre les lions qui infestent ces régions.

On fabrique un immense sas dans lequel, petit à petit, on jette le Sahara. Le sable passe, les lions restent prisonniers.

—J'ai une constitution bien capricieuse. Aussi, j'ai été toute une année à ne prendre absolument que du lait : pas une once de nourriture solide.

Le frère aîné.—Hein ! Qu'est-ce que tu me dis-là ? Je ne me rappelle pas cela. En quelle année était-ce, donc ?

—L'année de ma naissance.

LA VIE DE JOURNALISTE



NOTE EDITORIALE : Le colonel du Biceps que nous avons dénoncé sur des informations incomplètes, nous a fait l'honneur de nous fournir des explications satisfaisantes, dont nous sommes heureux de lui donner le bénéfice.

AMUSEMENTS DE SOCIETE

LES SILHOUETTES



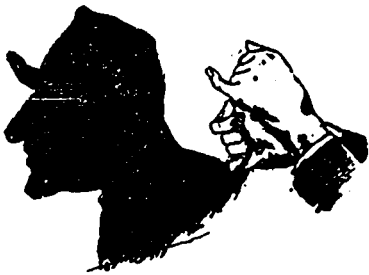
LE LIMAÇON



LE CHAT



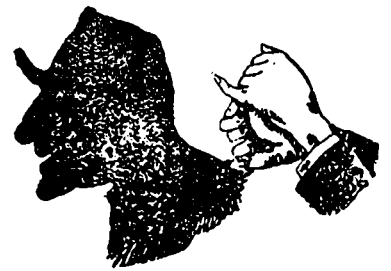
UN MOT D'AVIS



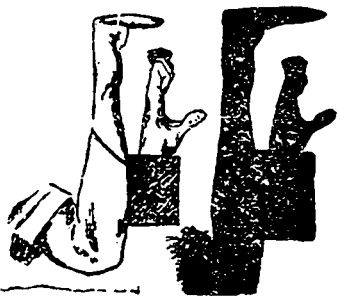
L'INTERROGATOIRE



CHIEN AU REPOS



LE RIEUR



LE PRÉDICATEUR



LE COURSIER



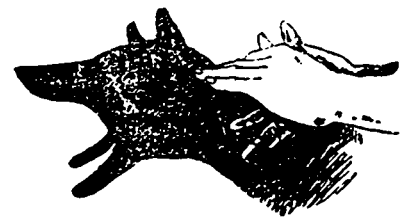
LE CYGNE



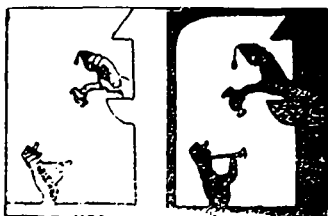
DANSEUSE



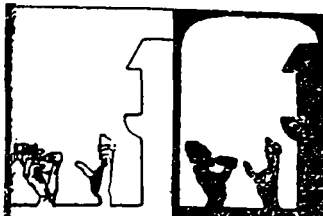
L'OISEAU



LE CHIEN FACHÉ



LA VEILLE DE NOEL



LA CUISINIÈRE ET LE COCHER



L'ÉLÉPHANT

LES DEUX AVARES



I

Pierre s'était promis depuis longtemps d'aller régler de vieilles affaires de famille avec son frère Jacques. Il arriva dans la nuit tout gelé, par une tempête d'hiver et eut bien de la misère à réveiller Jacques.—Ouvre-moi, vite, Jacques, je suis gelé.

II

Jacques se rappela qu'il y a dix ans son frère Pierre était venu dans les mêmes circonstances, était resté deux jours chez lui et ne lui avait pas donné un sou de dédommagement.

—Je suis bien content de te voir, mon cher frère Pierre, mais tu sais les affaires sont les affaires ; je veux être payé d'avance. Passe moi un billet de cinq piastres sous la porte et j'ouvrirai.

—C'est bien, ie voilà. Il n'y a pas à discuter.

III

Pierre (en entrant).—Brrr ! Je suis si gelé que j'aime mieux le perdre.

Jacques.—Perdre quoi ?

Pierre.—Le louis sterling que j'ai échappé dans la neige en te donnant le cinq piastres. Ton garçon le trouvera demain matin. Je le lui donne.

Jacques.—Il vaut mieux que tu me le donnes à moi ; je vais aller le chercher.

IV

Pierre s'empressa de refermer la porte aussitôt que l'autre fut dehors.

Au bout de dix minutes, Jacques qui était en fort petite tenue se sentit gelé d'un travers à l'autre.

—Ouvre moi donc la porte, je n'en puis plus.

—Cette porte ne peut pas s'ouvrir comme cela. Elle ferme à secret, il faut passer un billet de cinq piastres en dessous pour qu'elle puisse fonctionner. Tâches de trouver cinq piastres.

—Tiens, j'en ai justement un sur moi, je vais te le passer.

V

Quand Jacques revit l'intérieur de sa maison, les dents lui claquaient dans la bouche ; mais il eut le temps de dire à son frère :

—Tu sais bien que je voulais te jouer un tour et que je n'étais pas pour te faire payer cinq piastres.

—Ni moi non plus, reprit Pierre je n'étais pas sérieux quand je te disais que j'avais échappé un louis d'or. Tout cela c'était pour rire.

Les deux frères ont continué à se visiter comme par le passé.

GUERI DU CLUB

Au club St. Denis :

Le grand veilleur.—J'abandonne le club.

Un confrère.—Pourquoi cela ?

Le grand veilleur.—Voici ce que j'ai trouvé à la maison : " Mon cher vieux, quand tu arriveras du club, ce soir, laisse donc la clé sous le tapis du perron, pour que je puisse entrer...Ta chouette."

NATURE UN PEU FOLATRE

A la fin d'un pique-nique assez vif :

Premier photographe amateur.—Tu es bon ! Vingt minutes, pour photographier une vieille grange !

Second amateur.—La sorcière ! Elle ne s'arrêtait pas de remuer !

UN BUREAU DE JOURNALISTE



Une zélatrice (travaillant à la fermeture des buvettes).—M. le rédacteur je viens vous demander votre concours pour notre œuvre. Il y a huit auberges dans notre localité !

Le Rédacteur (porté à la distraction).—Huit auberges seulement ; ça doit y être ennuyant ! On doit avoir à marcher dix minutes d'une buvette à l'autre ! C'est bien ! madame, nous tâcherons de faire ajouter quelques licences.

MOTS D'ENFANTS

—Comment, Freddie ! Tu travailles le dimanche !
—Laisse donc faire, maman, je ne travaille pas fort.

—T'es-tu amusé, Robert, à votre petit dîner ?
Robert (6 ans).—Je ne pense pas ! Rien que des conversations de blague.

Bébé.—Est-ce que je pourrais avoir une beurrée maintenant ?
La mère.—Attends que j'aie fini mon ouvrage.
Bébé.—Tu sais, c'est moi qui ai faim, ce n'est pas toi.

La mère.—Emilie, tu devrais avoir honte. Jamais ma maman m'aurait laissé faire une pareille chose.
La petite Emilie.—Qui est-elle ta maman ? Est-ce quelqu'une de mes connaitances ?

La mère tenait compagnie au jeune M. Tudor en attendant qu'Hélène eut fini sa toilette, quand la petite Emma fit irruption en criant :

—Oh ! maman, Tom se sauve avec les dents d'Hélène !

Harry.—Qui t'a donné ce gâteau, Annie ?
Annie.—C'est maman.
Harry.—Elle t'en donne toujours plus qu'à moi.
Annie.—Dis rien Harry ; elle est pour nous mettre des emplâtres de moutarde, ce soir ; je lui dirai qu'elle te donne la plus grande.

Dans le verger.—Quelle sombre soirée ! Et ces arbres qui ont l'air à gémir et à se lamenter.

Le jeune frère Bob.—Gémir ! Tu ferais vingt fois plus de train qu'eux si tu étais aussi plein de pommes vertes.

L'ami de la maison.—Sais-tu, bien, Charley, que si tu continues, tu en sauras bientôt aussi long que ton maître !

Charley.—J'en saurais bien aussi long tout de suite, si j'avais toujours le livre devant moi comme lui.

La mère.—Comment ! Tu as laissé ta sœur avec la plus petite pomme ! Tu ne l'as donc pas fait choisir ?

Freddy.—Oui, maman, pour le sûr, je l'ai fait choisir. Je lui ai dit : "Qu'est-ce que tu aimes mieux ? Celle-là ou bien rien." Elle a choisi celle-là.

La gouvernante.—Mademoiselle Jennie, quand j'étais jeune, mes parents me disaient que si je n'abandonnais pas le café, je deviendrais folle :

Jennie, (qui a une revanche à prendre).—Pourquoi que vous ne l'avez pas abandonné, donc !

Aux examens :

—Qu'est-ce que c'est mon enfant que la tenue des livres en partie double ?

L'élève.—C'est, monsieur, un livre de compte qu'un marchand fait pour ses affaires et un autre qu'il tient pour montrer à ses créanciers.

La grand'mère.—Qui a été jeté dans la fosse aux lions ?

Ella.—Daniel.

La grand'mère.—A-t-il été dévoré ?

Ella.—Non.

La grand'mère.—Pourquoi les lions ne lui ont-ils pas touché ?

Ella.—Parce qu'il n'était pas bon à manger.

La mère et Bob sont en visite. L'enfant s'amuse à jouer, lorsque la mère, dont la visite est faite, l'appelle pour partir.

—Mais, maman, tu ne t'en vas pas ?

—Oui, mon cher, c'est le temps.

—Boo...hoo...hooo...Tu m'avais dit que tu resterais à luncher ici.

Le départ est accéléré.

La mère, (en colère).—Petit malheureux ! Voilà une heure que tu es parti pour le magasin et tu reviens les mains vides !

Jack.—Si tu avais vu cela, maman ? Il y avait tant de monde que le temps que ça m'a pris à attendre, j'ai oublié le nom des choses que tu m'avais dit d'acheter.

La mère.—Dans ce cas, fallait revenir me le demander ?

Jack.—Je ne pouvais pas, j'aurais perdu mon tour.

Joseph n'est à table qu'à la condition expresse de ne pas dire un mot.

Cependant au milieu du repas, il se hasarde :

—Maman, est-ce que je puis dire un mot ?

—Chut, tu connais la condition ; quand ton père aura fini de lire sa gazette.

Soumission empressée de monsieur Joseph, qui est enchanté de monter une scie.

Quand le journal fut fini, la mère reprit.

—Parle maintenant : qu'est-ce que tu voulais dire ?

—C'est qu'il y a dix minutes la chatte était à dévorer le plat de custard.

Allez donc rendre service !

Un pauvre diable s'aperçoit l'autre jour, en passant à 11 heures du soir sur la rue Fullum, qu'une fenêtre du salon est ouverte. Il passe la tête à l'intérieur et se prépare à réveiller les gens de la maison :

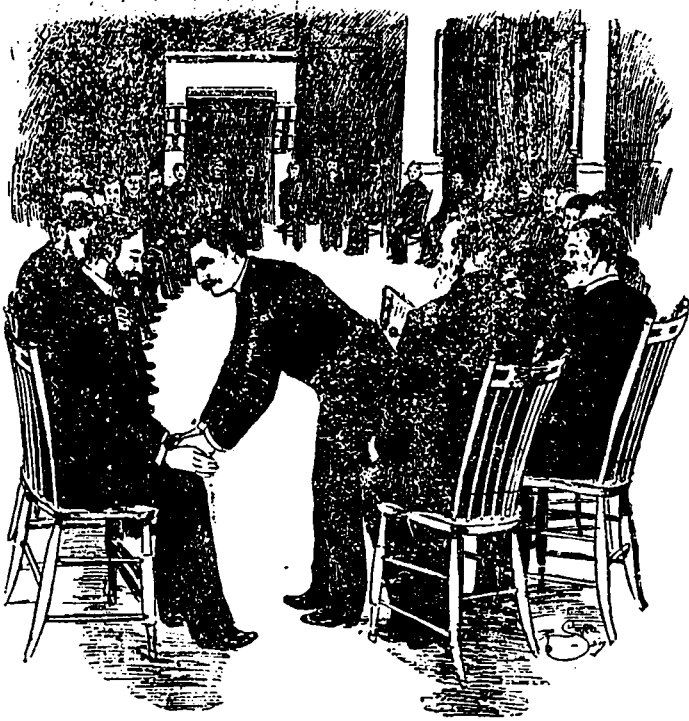
—Hallo...

Il n'avait pas fini le mot qu'il recevait un sceau d'eau sur la tête avec le bourdonnement suivant dans les oreilles :

—Je te l'avais promis, hein ! si tu revenais après onze heures !

NOUVEAU JEU DE SOCIÉTÉ

(Pour une Chambre d'Assemblée)



Cache la belle boodle ! Cache la belle boodle !

DE L'ASPHALTE

SON ORIGINE, SA PRÉPARATION, SES APPLICATIONS

Les applications de l'asphalte à la voirie des villes, sous forme de trottoirs et de chaussées, et dans les constructions industrielles et particulières, a pris depuis plusieurs années un très grand développement, et comme Montréal commence à être initié à ce nouveau produit, nous croyons que le public serait bien aise d'avoir quelques notions sur l'asphalte.

Sous le nom d'asphalte, on désigne industriellement une roche calcaire, renfermant 8 à 10 pour 100 de bitume.

Cette roche, employée sans mélange et directement, constitue la chaussée dite *d'asphalte comprimé* : les trottoirs, au contraire, sont exécutés avec une matière pâteuse résultant du mélange à chaud de la roche d'asphalte et du bitume, et à laquelle on a donné le nom de *mastic d'asphalte*.

Le bitume est le plus anciennement connu de ces deux produits ; on le recueillait en Judée, à la surface du lac Asphaltique : sa formation dans les eaux de ce lac, due probablement à des phénomènes volcaniques, concordait avec l'existence de vapeurs asphyxiantes, souvent mortelles pour les animaux, ce qui justifierait le nom de mer Morte également donné à ce lac.

On trouve encore le bitume sur plusieurs points de l'île de Cuba, et à l'île de la Trinité, où il forme un dépôt assez abondant d'une profondeur de 6 à 9 pieds ; cette masse, fluide pendant les chaleurs, est, par les temps humides, assez consistante pour supporter de fortes charges. Ce gisement fournit actuellement en grande partie aux besoins de l'industrie.

On obtient également de notables proportions de bitume en traitant par l'eau bouillante les sables calcaires et quartzeux de Bastennes, de Seyssel et de l'Auvergne, en France, qui renferment 5 à 10 pour 100 de bitume ; des essais se font aussi pour l'emploi dans le même but du sulfure de carbone, lequel dissout le bitume et l'abandonne ensuite, en s'évaporant à la température de 120 degrés Fahrenheit.

La roche d'asphalte se rencontre dans les bancs de calcaire blanc, à la partie supérieure du terrain jurassique ; elle est d'une couleur chocolat très-foncée ; sa consistance est variable suivant la température ; elle se ramollit au delà de 140 degrés Fahrenheit.

Les principaux gisements de cette roche sont : Seyssel et Charvaroches en France, le val de Travers et Maestout en Suisse et en Espagne ; les travaux d'extraction, dans ces diverses localités, ont lieu à ciel ouvert ou en galeries, et nécessitent souvent l'emploi de la poudre.

Pour exécuter les chaussées en asphalte comprimé, on procède de la manière suivante :

La roche, bryée mécaniquement dans des appareils spéciaux qui fonctionnent dans les chantiers de préparation, est tamisée en poudre aussi fine que possible, puis versée dans de grands cylindres horizontaux rotatifs, en tôle, où elle est chauffée jusqu'à la température de 250 degrés Fahrenheit.

Cette poudre chaude est ensuite chargée dans des voitures en tôle qui l'amènent sur les lieux d'emploi, où elle est étendue à l'épaisseur voulue, pardessus une couche de béton, préalablement exécutée, et qui doit être à ce moment aussi sèche que possible, ou, à son défaut, sur une chaussée en macadam ayant déjà supporté la circulation des voitures.

La poudre, une fois étendue, est pillonnée fortement au moyen de pilons en fer, puis le travail est complété par le passage de rouleaux en fonte.

Une semblable chaussée peut être livrée à la circulation au bout de quelques heures ; car la roche en se refroidissant, et par suite de la compression, a repris la même dureté qu'au moment de son extraction de la mine.

La matière avec laquelle sont exécutés les trottoirs, et désignée sous le nom de mastic d'asphalte, est obtenue par le mélange intime de poudre d'asphalte et de bitume pur, dans la proportion de 4000 lbs. de poudre pour 300 lbs de bitume ; ce mélange se fait à chaud dans des chaudières et nécessite une cuisson de cinq heures.

Le mastic ainsi obtenu est, au sortir de la chaudière, coulé en pains circulaires d'un poids moyen de 50 lbs., qui portent l'empreinte de la marque de fabrique. Ces pains sont ainsi prêts à tous les emplois industriels.

Pour la construction des trottoirs, on procède à Paris de la façon suivante : Le sol est rendu bien uni et résistant au moyen d'une couche de 4 pouces de béton, qu'on laisse bien sécher, puis sur laquelle on étend, sur une épaisseur de $\frac{5}{8}$ de pouces, un enduit de mastic d'asphalte que l'on saupoudre de sable, afin de lui donner une dureté suffisante pour résister à l'usure. Cet enduit, qui est préparé dans les chantiers au moyen de la refonte des pains de mastic avec 60 pour 100 de sable et 3 à 4 pour 100 de bitume pur, est transporté sur les lieux d'emploi dans de petites chaudières locomobiles traînées par un cheval, munies d'un foyer qui empêche le mastic de se refroidir pendant le trajet, et construites de telle façon que le conducteur, à l'aide d'un mécanisme particulier, peut fréquemment brasser la matière afin de l'empêcher de se brûler.

Ces chaudières locomobiles ont remplacé avantageusement celles dont on se servait autrefois dans les rues pour refondre la matière sur place, en ce qu'elles évitent pendant plusieurs heures de la journée l'encombrement des chaussées et l'odeur pénétrante qui envahissait les maisons voisines.

L'emploi des matières bitumineuses remonte à la plus haute antiquité. Les Egyptiens se servaient du bitume pour embaumer les morts, pour enduire les parois des navires, ainsi que les paniers et vases en jonc qui servaient pour transporter l'eau. Le berceau dans lequel Moïse fut exposé sur les eaux était probablement enduit d'un mélange de bitume et de poix ; une substance renfermant du bitume était employée par les femmes grecques pour teindre les cils, les paupières et même les cheveux.

Une espèce de mortier d'asphalte entra dans la construction des murs d'enceinte de Babylone, et, d'après Vitruve, "servit à revêtir au dedans et au dehors les voûtes de la galerie souterraine qui reliait les deux châteaux construits par Sémiramis sur les rives de l'Euphrate."

Plus récemment, le bitume fut employé dans la fabrication de la cire à cacheter et du vernis imitation du vernis de la Chine.

Sous la forme de mastic, on le rencontre dans la construction des trottoirs, dallages d'écuries et de boutiques, de terrasses ; revêtements des chapes de ponts et de tunnels ; confection de planchers de sous-sols et des divers étages d'établissements industriels.

Dans cette dernière application, le mastic d'asphalte, étendu sur une couche de terre à four, est l'isolant le plus efficace d'un foyer d'incendie, que ce foyer se trouve au-dessus ou au-dessous d'un plancher asphalté, ainsi que cela a été reconnu lors des incendies de plusieurs écuries et greniers à fourrages de la Compagnie générale des omnibus de Paris.

En effet, le mastic soumis à l'action du feu, après avoir légèrement brûlé à la surface, prend une consistance visqueuse qui étouffe les flammes et arrête leur marche.

SUBSTITUTION DE MINEURE



I
La belle enfant ! Il faut
que je sache où elle va.

II
J'éprouve le besoin de
la revoir ; je vais l'atten-
dre.

III
Si je prenais une pose
romanesque !

IV
Bon ! Voilà la pluie
maintenant, sans
compter que la noir-
ceur prend. N'im-
porte !

V
Ha ! Il me semblait aussi
que je serais récompensé.
La voilà qui sort.



VI
Pardon, mademoiselle,
puis-je vous offrir mon pa-
rapluie.

VII
—J'en suis très heu-
reuse, monsieur.

VIII
Pouah... C'était la vieille
tante de la belle inconnue.
Il n'a jamais réclamé son
parapluie.

FAUSSE VOIX VS. FAUSSES DENTS

(Pour le SAMEDI)

A vingt ans, sans le sou, vous allez en fausset
Lui déclarer votre flamme.
Elle refusera net,
De devenir votre femme.

Mais qu'un chétif rentier, avec de fausses dents,
Lui répète la même offre ;
Elle dira : " Je consens,"
Avant qu'il ferme son coffre.

UNE BRAVOURE A REBOURS

Le capitaine, refusant une recrue pour cause de taille.
La recrue.—Tonnerre ! Je vau mieux que ceux que vous avez
acceptés. Moi, je puis courir de reculons aussi vite que les autres
le dos tourné.

LES RESSOURCES DE L'AMOUR

La mère.—Comment. Se jeter tête baissée dans une pareille
folie ! Tu sais bien que le revenu d'Alfred n'augmentera pas !
Vous ne serez pas capables d'avoir vos trois repas par jour avec
£1,000 par année.

—Mais, maman ; nous en aurons tant qu'il faut. D'abord, je
n'ai besoin que de deux repas par jour, et puis, après tout, si la
faim nous prenait trop fort, nous pourrions, de temps à autre,
aller dîner chez des amis.

UNE PROPOSITION COMME UNE AUTRE

Edgar.—Mademoiselle Edith, j'ai une question à vous poser.
Est-ce que...c'est-à-dire, voulez-vous...que...

Edith.—Allez, dites toujours.

Edgar.—Voulez-vous que nos deux noms soient publiés dans
les journaux avec un trait d'union entre ?

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Un homme petit, maigre, d'un teint jaune et bilieux, d'une apparence chétive, et qui ne devait être doué d'aucune force physique, se précipita, la hache à la main, au beau milieu des matelots et leur ordonna d'une voix impérieuse de se disperser.

— Misérables ! leur disait-il avec énergie, depuis quand donc les marins fuient-ils en abandonnant lâchement derrière eux des femmes et des passagers qui ont bien voulu se fier à leur honneur ? Vous n'aurez le droit de songer à votre salut qu'après avoir assuré celui du comte et de sa fille ! Par la barbe de Charles-Quint, je fendrai la tête au premier de vous qui tentera de passer dans le canot ! Allons mademoiselle, continua le petit homme en se retournant du côté du pont, il n'y a pas de temps à perdre, venez.

A la façon d'agir de cet homme, de Morvan et Alain reconnurent en lui le capitaine du navire naufragé : quant aux paroles qu'il venait de prononcer, ils ne purent en saisir le sens, car il s'était exprimé en espagnol.

Si le gentilhomme breton et son serviteur, absorbés par l'attention qu'ils portaient à ce qui se passait sur le pont du trois-mâts, eussent songé alors à regarder Mathurin, leur étonnement eût été profond à la vue du changement qui s'était opéré en lui : les yeux brillants et le regard sombre les sourcils contractés, les narines gonflées, le col tendu et la lèvre supérieure relevée par une expression indéfinissable de haine sauvage, le maquignon n'était plus reconnaissable.

À la voix de leur chef, les matelots du navire naufragé abandonnèrent sans murmurer leur dessein.

De Morvan, qui s'était approché du trois-mâts, vit apparaître de nouveau le capitaine, non plus seul cette fois, mais accompagné d'une jeune fille.

Le gentilhomme breton comprit aussitôt ce que l'on demandait de lui, et profitant d'une vague qui souleva le canot à la hauteur du navire, il saisit un hauban et sauta sur le pont.

Le capitaine lui adressait vivement la parole en espagnol, lorsqu'un homme vêtu de noir, à la barbe grisonnante, à l'air fier et hautain s'approcha du chevalier et lui dit d'une voix calme, en s'exprimant en français :

— Le capitaine vous prie, monsieur, de sauver d'abord ma fille, puis de nous envoyer du secours dès que vous aurez atteint la terre.

Les secondes valaient des heures : de Morvan sentit que s'il entraînait dans des explications, il compromettrait inutilement son retour ; aussi se hâta-t-il de répondre à l'homme vêtu de noir.

— Aidez-moi donc, monsieur, à sauver votre fille.

Passant alors son bras gauche autour de la taille de la jeune femme, et de sa main droite se soutenant aux haubans, il attendit qu'une nouvelle lame amenât le canot à la hauteur du pont du navire.

— Mon père, s'écria la pauvre et généreuse enfant en essayant de se débattre sous l'étreinte de de Morvan, je ne veux me sauver qu'avec vous ! Si vous restez, je reste.

— Je te suis, Nativa, ne crains rien ! mais, au nom de ta mère, n'oppose pas de résistance aux efforts de ce généreux étranger.

Le père de la jeune fille parlait encore, quand de Morvan saisissant un moment favorable, s'élança dans la barque avec son précieux fardeau.

L'équipage du navire naufragé oublia un moment son affreuse position, pour ne s'occuper que de la hardiesse de de Morvan et du danger que courait la jeune fille.

Un double cri d'effroi d'abord, puis de joie ensuite, poussé spontanément par trente bouches, retentit lorsque de Morvan atteignit l'embarcation et y déposa sans accident celle que l'homme vêtu de noir avait appelée Nativa.

— Mon père, dit la jeune fille en tendant ses bras vers lui, venez, venez, je vous en conjure.

L'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants imita la manœuvre de de Morvan ; ils se cramponna à un hauban en dehors du navire, puis, lorsqu'il se vit à portée du canot, il s'élança.

Le maquignon Mathurin, soit maladresse, soit un funeste hasard, poussa alors vivement la barque au large, en appuyant son aviron contre le flanc du navire, et le malheureux tomba à la mer.

Un cri se fit entendre ; Nativa s'affaissa évanouie au fond du canot.

Les quelques secondes qui suivirent furent solennelles.

De Morvan, qui d'abord avait hésité, se dépouilla de son manteau, et avant que son serviteur Alain ou le maquignon pussent songer à le retenir, il franchit d'un bond le bord de la barque et se jeta à l'eau.

— Mille tonnerres de tonnerres, s'écria Mathurin sortant pour la première fois du sang-froid qu'il avait jusqu'alors montré, ce n'est pas là de la générosité, c'est de la démence.

Déjà le maquignon, se reprochant le malheur involontaire, sans doute, dont il était cause, se disposait à commettre une folie semblable à celle qu'il venait de condamner, lorsqu'il vit le chevalier, tenant de sa main gauche l'étranger par les cheveux, se saisir avec la droite d'un cordage qui pendait en dehors du navire.

— Allons, du courage, mon enfant, cria-t-il en lui tendant son aviron, que le chevalier, grâce à une rare présence d'esprit, saisit aussitôt ; du courage, vous voilà sauvé !

En effet, une minute plus tard, de Morvan et l'inconnu, qui lui devait la vie, se trouvaient dans le canot ; seulement l'étranger avait perdu connaissance.

— A présent, reprit le maquignon, nageons ferme, et tâchons de gagner le rivage avant que la tempête ne recommence.

Tous ces événements s'étaient passés si rapidement, que de Morvan n'avait même pas remarqué le visage de Nativa : aussi, lorsqu'il regarda la jeune fille qui gisait inanimée à ses pieds, laissa-t-il échapper une exclamation d'admiration et d'étonnement.

A cette exclamation, le maquignon Mathurin haussa les épaules d'un air de mépris et de colère, et appuya sur son aviron avec une telle force, qu'il le fit plier aux deux tiers de sa longueur.

III

Nativa, à l'époque où commence cette histoire avait dix-sept ans.

Née sous le ciel brûlant du tropique, et par conséquent d'une extrême précocité, elle était déjà, quoique à peine au sortir de l'enfance, dans toute la splendeur et le développement de la beauté.

Jamais de Morvan, dans les rêves les plus insensés de sa solitude, n'avait entrevu, même flottante et indécise, une image qui se rapprochât de l'adorable perfection de Nativa.

Aussi, à peine son regard eut-il glissé sur les lignes admirables que présentait le corps de la jeune fille, qu'il se sentit comme étourdi par une révélation merveilleuse : il devina des horizons nouveaux, comprit que sa rude et brumeuse Bretagne n'était qu'un point insignifiant perdu dans l'immensité de l'univers, et un poignant regret le saisit au cœur en songeant aux belles années qu'il avait si sottement épargnées au milieu des rochers déserts de la côte de Penmark.

— Les tresses à moitié défaits de ses cheveux noirs, d'une finesse, d'un lustre et d'une profusion rares, inon-

daient, en l'encadrant admirablement, son visage, d'un ovale parfait; son nez, d'une forme droite, irréprochable, n'avait rien de ces arêtes, délicates mais un peu dures et tranchées, qui gâtent, sans que l'on puisse s'en rendre compte, les plus jolis visages, en leur donnant un caractère de résolution en désaccord avec la timidité et la faiblesse féminines, ces deux grâces irrésistibles qui séduisent les yeux par le cœur.

Quant à sa bouche, c'était celle d'un enfant : seulement ses lèvres nuancées du plus vif incarnat, plutôt épaisses que minces, et dessinées avec une rare perfection, annonçaient une sève et une puissance que ne possède pas l'adolescence.

Au moment où de Morvan remarqua pour la première fois Nativa, la jeune fille n'était pas telle que nous venons de la dépeindre : la violente émotion qu'elle avait éprouvée, en voyant tomber son père à la mer, avait jeté la pâleur et l'immobilité de la mort sur son adorable visage.

Toutefois sa beauté, au lieu de disparaître, n'avait fait que se métamorphoser : de triomphante, elle était devenue touchante.

La première pensée du gentilhomme breton fut d'abandonner la barre et de secourir la jeune fille ; peut-être, sans une vague furieuse qui vint, avertissement salutaire, le rappeler à la réalité, eût-il commis cette imprudence, qui, dans leur position critique, ce serait fatalement changée en catastrophe.

—Mille tonnerres ! s'écria le maquignon Mathurin, à qui l'intention de de Morvan n'avait pas échappé ; mille tonnerres ! prenez donc garde, monsieur le chevalier, il est un temps pour tout !

A cette apostrophe, sinon grossière, au moins de mauvais goût, de Morvan rougit malgré lui et garda le silence.

Presque au même instant, Nativa reprit connaissance.

—Mon père, mon bon père, dit-elle en s'essayant au fond de l'embarcation et en plaçant sur ses genoux la tête de l'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants, c'est moi, votre fille, Nativa, qui vous appelle. Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Monsieur, continua la pauvre enfant en s'adressant en français à de Morvan, car elle s'était exprimée en espagnol en parlant à son père, Monsieur je vous en conjure, venez à mon secours ! Oh ! vos soins seront généreusement récompensés : mon père est riche, très riche, et il ne regarde pas à l'or !

A ces paroles, de Morvan se sentit rougir de nouveau et éprouva un mouvement de rage folle et sans objets.

—Faites-vous donc noyer pour vous entendre jeter de pareils compliments à la tête ! dit tranquillement Mathurin. Ah ! maudite race espagnole, continua-t-il en baissant la voix comme se parlant à lui-même, race sans grandeur et sans entrailles, qui ne croit qu'à la puissance de l'or, et ne comprend ni l'abnégation ni le dévouement, quand donc disparaîtras-tu à jamais de la terre !

Nativa comprit au ton d'amertume avec lequel le jeune homme lui répondit, combien elle avait dû le blesser.

Elle allait faire ses excuses, quand une vague énorme heurta l'embarcation, qu'elle manqua de renverser.

Entraînée par ce choc de dessus les genoux de sa fille, où elle reposait, la tête du père de Nativa alla frapper avec violence contre les parois de l'embarcation.

Cette terrible secousse tira l'inconnu de son évanouissement.

Il balbutia d'abord quelques mots incohérents et sans suite ; puis bientôt il reconnut sa fille, lui sourit doucement, et se replaça de lui-même dans la position première qu'il occupait, tout en murmurant :

—Je suis brisé, je n'en puis plus !

Une fois rassurée sur le sort de son père, la jeune Espagnole leva ses grands yeux bleus sur de Morvan, et lui dit d'une voix caressante :

—Pensez-vous, monsieur, que le succès doive couronner votre dévouement ? Avons-nous encore quelques chances de salut ?

—Nous sommes aidés par la marée, et si le vent continue toujours à souffler du large, avant une demi-heure nous aurons atteint la plage.

—Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, monsieur ! dit Nativa rêveuse.

—Aucune, mademoiselle, répondit froidement le jeune homme. Ce n'est pas parce que c'était vous qui étiez en danger que je suis venu à votre secours, — car je ne vous connaissais pas ; — j'ai tout bonnement obéi à la voix de l'humanité et de ma conscience. Ce que j'ai fait pour vous, je l'eusse fait pour tout le monde.

—Mais mon père, monsieur, mon pauvre père qui, sans votre héroïque dévouement, ne serait plus !

—Je me serais également jeté à la mer pour sauver un matelot, mademoiselle.

Les réponses froides et sèches de Morvan produisirent un effet bien différent sur deux des personnes que contenait l'embarcation :

Un teinte de tristesse, semblable à un de ces nuages légers qui, à peine formés, disparaissent l'éché dans l'azur du ciel, passa sur le visage de la jeune fille, tandis qu'un sourire joyeux et approbateur épanouit les lèvres du maquignon Mathurin.

Vingt minutes après la question de Nativa, l'embarcation rangea la grève : le gentilhomme breton ne s'était pas trompé dans ses calculs.

Encore quelques secondes, et les pieds des naufragés allaient enfin toucher le sol, quand de Morvan imprima un brusque mouvement à la barre et changea la direction suivie par le bateau.

—Avez-vous envie de recommencer une nouvelle promenade en mer ? dit le maquignon Mathurin, avec ce sang-froid un peu moqueur qui semblait lui être habituel.

—Non, répondit le jeune homme, mais je ne tiens nullement à être massacré. Regardez donc un peu la réception que l'on nous prépare sur la plage.

—Tiens ! s'écria Mathurin, en levant les yeux, mais ils sont pleins de persévérance ces braves Pennnardiens ! C'est fort joli à eux d'avoir ainsi attendu notre retour pendant une dizaine d'heures ! Tonnerre ! qu'elle profusion de gaffes, de haches et de crocs en notre honneur ! De quoi dépecer dix baleines !

—Nous sommes perdus ! dit Nativa qui pâlit légèrement, mais resta impassible et fière dans sa contenance.

—Oh ! ne craignez rien, mademoiselle, s'écria de Morvan, grâce à Dieu j'ai eu la précaution de m'armer ; je dispose de la vie de deux de ces misérables au moins, et j'userai de mon pouvoir. Cet exemple de sévérité suffira pour faire rentrer ces sauvages dans le devoir.

Le jeune homme retira alors de dedans son manteau ses pistolets qu'il y avait placés pour les garantir de l'eau de la mer, et les arma après en avoir vérifié les amorces.

Aussitôt un homme couché sur un rocher isolé, qui n'était guère séparé de l'embarcation par plus de quinze pas, se leva vivement et dirigea vers de Morvan le canon d'un mousquet.

—Legallee ! s'écria Alain en s'élançant de dessus son banc pour aller couvrir son maître de son corps.

Mais avant que le serviteur eût eu le temps d'accomplir son généreux projet, le coup partit.

—Touché ? demanda laconiquement Mathurin.

Le chevalier, avant de répondre, ajusta Legallee avec un de ses pistolets et fit feu : l'assassin chancela et tomba les bras pendants, la tête la première, dans la mer.

—Oui, à l'épaule ! répondit seulement alors de Morvan au maquignon : ce n'est rien ! Il ne s'agit pas de moi pour le moment. Occupons-nous d'abord de la conduite que nous devons tenir.

—Si nous étions seuls, dit Mathurin, je vous proposerais de continuer notre route, mais la présence de cette jeune fille et celle de son père à moitié noyé entraveraient nos mouvements et nuiraient à l'énergie de notre débarquement. Ne faudrait-il pas mieux longer la côte et nous arrêter à la première cabane que nous apercevrons !

—Il y a à deux lieues d'ici le château des seigneurs Duguillon de Pennenrose, dit Alain en se mêlant à la conversation.

—Eh bien, voilà notre affaire ! Qu'en pensez-vous chevalier ?

De Morvan regarda involontairement, comme malgré lui, la charmante créole ; puis, poussant un soupir :

—Soit, répondit-il, rendons-nous au château Duguillon de Pennenrose, si toutefois vos forces vous permettent encore de nager, ajouta-t-il en interrogeant Mathurin et Alain d'un signe de tête, car vous devez être exténués de fatigue.

—Je n'en pouvais plus tout à l'heure, mon maître, dit Alain, mais la culbute de Legallec m'a causé un tel plaisir que je me sens à présent fort comme un bœuf et léger comme un oiseau.

—Quant à moi, ajouta le maquignon, ça m'amuse tellement d'apprendre la marine, que si ce n'était la crainte que votre blessure ne soit plus grave que vous ne vous l'imaginez, je voudrais rester jusqu'au soir en mer.

Le chevalier prit la barre de sa main gauche, — car sa droite était cachée dans son pourpoint, et fit tourner l'embarcation dans la direction du château Duguillon de Pennenrose.

Pendant la première demi-heure qui suivit cette retraite ou cette fuite, pas une parole ne fut prononcée : chacun semblait absorbé dans ses pensées.

Plusieurs fois les yeux de de Morvan se portèrent car la jeune fille ; chaque fois son regard rencontra celui de Nativa attaché sur lui avec une expression sérieuse et réfléchie, qui lui fit baisser la tête.

Le jeune gentilhomme breton, si intrépide en face du danger, se sentait timide, confus et tremblant devant la belle Espagnole ; il se croyait ridicule, et il eût donné dix années de sa vie pour posséder alors, ne fût-ce que pendant une heure, l'assurance d'un courtisan de Versailles, ou même l'impudente fatuité d'un de ces gentilhommes à bonnes fortunes, qui lui avaient paru jadis si sots à Nantes, et qu'il admirait en ce moment à l'égal de héros.

Ce fut Alain qui le premier rompit le silence.

—Monsieur le chevalier, dit-il, je crois avoir aperçu tout à l'heure, en retournant la tête pour voir si les gars ne nous suivaient pas le long de la plage, une colonne de fumée dans la direction de votre maison...

Le Bas-Breton attendit en vain pendant un instant que son maître lui répondit, puis il reprit brutalement en criant à tue-tête :

—Monsieur le chevalier ! les gars s'amusent à brûler votre maison !

—Eh bien, tant mieux ! répondit de Morvan d'un ton distrait.

—Vous ne m'avez donc pas compris ? Je vous dis que l'on incendie votre maison !

—J'ai parfaitement entendu, et je répète " tant mieux ! "

—Plait-il ? reprit Alain en regardant son maître avec un étonnement mêlé d'effroi, car il crut qu'il avait perdu la raison.

—Mais, monsieur le chevalier, votre maison était une belle pièce ! elle valait au moins douze cents livres ! Eh bien ! où donc logerons-nous maintenant ?

—Cette bicoque ne mérite pas un regret, dit de Morvan affectant de répondre à son domestique et regardant à la dérobée Nativa ; elle était indigne de servir de demeure à un gentilhomme, et je ne conçois pas, vraiment, comment j'ai pu y rester si longtemps.

—Elle garantissait tout de même le gentilhomme de la pluie et du froid, murmura Alain. Et puis, douze cents livres qui s'en vont en fumée. C'est à pleurer toutes les larmes de son corps !

—Quant à la faire rebâtir, poursuivit de Morvan, je n'y songe pas. Si cet incendie a réellement eu lieu, je la regarderai comme un avertissement du ciel de quitter le pays, et je m'y conformerai sans murmurer ; je n'ai déjà que trop croupi dans une inaction honteuse ! Un gentilhomme n'est

pas un serf attaché à la glèbe ; son sang appartenait à l'honneur de sa race et à la gloire de son roi. J'irai combattre sur mer les Anglais.

Une heure plus tard, l'embarcation s'arrêtait, en touchant la plage, devant le château Duguillon de Pennenrose, et le débarquement des naufragés s'opérait sans accident.

—Je suis heureux, mademoiselle, dit de Morvan en s'adressant à Nativa, que le hasard ne m'ait pas permis de vous offrir l'hospitalité sous mon misérable toit, où vous vous seriez heurtée aux privations et à la misère, tandis qu'au contraire au château Duguillon de Pennenrose, vous trouverez un abri somptueux pour vous recevoir, des domestiques bien dressés pour vous servir, et de jeunes seigneurs riches et galants prêts à se sacrifier à vos moindres désirs et à exécuter aveuglément vos ordres.

—Monsieur, répondit Nativa, ce que je ne trouverai assurément nulle part, c'est un noblesse de sentiments et un courage comme le vôtre ! Mais quoi ! ajouta-t-elle avec précipitation en voyant de Morvan se diriger, après l'avoir saluée humblement, vers l'embarcation, ne nous accompagnez-vous donc pas ?

—Non, mademoiselle, répondit-il d'une voix sourde et en pâissant, je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement les seigneurs de Pennenrose, je désire leur rester étranger... et...

—Jésus, Maria ! qu'avez-vous ? s'écria Nativa avec élan et en s'élançant par un mouvement irréfléchi au-devant du jeune homme, comme si elle eût voulu le soutenir.

—Rien, mademoiselle, je vous remercie. C'est cette balle dans l'épaule, et puis la perte du sang. Ça ne sera rien...

—Vous êtes grièvement blessé ! interrompit Nativa. Et depuis plus de deux heures, que ce coup de mousquet vous a atteint, vous avez eu le courage de rester impassible à votre poste, sans vous plaindre, sans laisser deviner une seule de vos souffrances. Ah ! monsieur, si les gentilshommes français vous ressemblent, la noblesse de votre pays est la première du monde !

De Morvan voulut répondre, mais la douleur et sa faiblesse l'emportèrent sur sa volonté, et si Alain ne se fût précipité vers lui et ne l'eût reçu dans ses bras, il fût tombé par terre.

Le domestique le déposa doucement sur le sable de la plage.

—Aie soin de ton maître pendant que je vais aller chercher des secours au château, dit Mathurin au Bas-Breton.

Mais ce dernier, comme frappé par une idée subite, poussa une exclamation et retenant par le bras le maquignon.

—Ah ça ! pourriez-vous me dire auparavant qui vous êtes ? lui demanda-t-il en le regardant en face, car qui n'assure, à moi, que vous ne voulez pas vous sauver, et que je vous reverrai si je vous laisse partir ? Votre conduite ne me paraît pas franche ! Rien ne me prouve que vous n'êtes pas un complice de Legallec. Je sais bien que vous avez fait semblant de partager nos dangers, mais c'était peut-être pour mieux cacher encore votre jeu ; car enfin, pourquoi, après m'avoir donné deux écus pour me faire causer sur le compte de monsieur le chevalier, êtes-vous venu lui demander l'hospitalité ? Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon maître ?

—Lui faire mes offres de service, s'il a besoin d'un cheval.

—Laissez-moi donc tranquille ! est-ce que vous vous imaginez que parce que j'ai pas reçu une grande éducation, je suis un imbécile complet ! Vous, maquignon ! ah ! mais, là, c'est trop drôle ! Il n'y a pas, dans tout le port de Brest, un marin capable de lutter avec vous pour la nage ! Je n'ai jamais vu encore manier un aviron comme ça ! Et vous vous prétendez maquignon ! Voyons, qu'êtes-vous ?

—Je suis un peu pressé pour le moment, répondit Mathurin, qui, prenant en souriant le Bas-Breton par la taille, le souleva de terre avec la même facilité que si c'eût été un enfant et l'envoqua rouler à cinq pas devant lui sur la plage.

Pendant qu'Alain, plus surpris encore que meurtri de sa

chute, se relevait lentement, Mathurin s'éloignait à grands pas.

Il faudrait un pinceau, au lieu d'une plume, pour rendre le regard de haine implacable que le maquignon jeta, en passant devant lui, sur le père de Nativa, couché sur le sable.

—Quelle rencontre inouïe ! murmura-t-il les poings crispés et en se mordant les lèvres jusqu'au sang. — Et c'est Louis qui l'a sauvé ! Ah ! Sandoval, comte de Monterey, puisque la fatalité t'a mis enfin sur ma route, prends garde à toi !

IV

Dans un vaste lit à baldaquin, placé dans une grande chambre à l'ameublement riche et gothique, se tenait couché un jeune homme au visage pâle et aux traits amaigris : c'était de Morvan, qui, transporté au château de Pennerose, luttant depuis quinze jours contre la fièvre et le délire.

La blessure du gentilhomme était extrêmement grave : il lui avait fallu une force de volonté réellement extraordinaire pour continuer, — après l'avoir reçue, — à diriger la marche de l'embarcation.

Une fois son devoir accompli et Nativa en sûreté, il était tombé privé de sentiment, ainsi que nous l'avons déjà dit dans le précédent chapitre.

Recueilli, ainsi que le père de Nativa, par les gens des seigneur de Pennerose, de Morvan, depuis quinze jours, n'avait pas encore recouvré la raison : c'était à un de ces phénomènes mystérieux que nous qualifions, dans notre ignorance de hasard, qui sont le secret de la Providence, qu'il devait de n'être point mort quand le médecin du château avait opéré l'extraction de la balle profondément enclavée dans son épaule.

Le matin même du jour où recommence ce récit, le praticien, à la grande joie d'Alain, avait déclaré, pour la première fois, que l'état de Morvan ne lui inspirait plus d'inquiétude, et qu'il répondait, corps pour corps, de sa guérison.

Alain, penché sur le lit de son maître, épiait avec une sollicitude qui contrastait avec sa nature un peu sauvage, le sommeil du malade.

—Si le docteur s'était trompé, disait-il, bien sûr que pour le punir de la fausse joie qu'il m'aurait donnée, je lui caresserais le dos avec mon penbas. . . Oui, mais cela n'améliorerait en rien la position de mon maître ! Quel malheur qu'en tuant Legallec, M. de Morvan m'ait empêché de tirer vengeance de la trahison de ce misérable ! Ça m'aurait fait tant de plaisir de taper dessus ! Ah ! voici monsieur le chevalier qui parle ! dites donc, monsieur, c'est moi, Alain, votre serviteur. Il ne me reconnaît pas. . .

Bon, le voilà qui appelle encore cette Nativa ! Faut-il être déraisonnable pour s'occuper d'un brin de fille qui ne pèse pas tant seulement cent livres, et qu'on l'on briserait comme rien du tout sur son genou ! Ça le fera joliment rire, mon maître, quand je lui apprendrai plus tard que, pendant toute sa maladie, il n'a fait que s'occuper de cette petite figure pâle ! Il ne voudra jamais me croire. Qu'elle drôle de chose que le délire ! on dirait comme ça que l'on vous a jeté un sort.

Alain, tout en grommelant ces phrases décousues, avait abandonné sa place auprès du lit du blessé, et s'était mis à parcourir d'un pas inégal la vaste chambre.

Tout à coup il s'arrêta dans sa promenade, et se frappant le front d'un coup de poing qui eût suffi pour étourdir un bœuf.

—Animal que je suis ! s'écria-t-il ; comment n'ai-je pas pensé plus tôt à cela ! Assassin ! . . . canaille ! . . . oui, cent fois oui, c'est la faute de ma bêtise si monsieur le chevalier n'est pas encore rétabli ! J'ai manqué d'idée ; il m'était si facile de brûler des cierges doubles pour sa recouvrance ! Il y a longtemps déjà que ma bonne sainte Anne d'Auray l'aurait tiré d'affaire ! Ah ! pardonnez-moi, ma bonne Dame, si j'ai oublié depuis quinze jours de vous prier, continua le Breton après un court silence : je ne songeais pas que

j'avais besoin de votre aide ! Oh ! mais soyez sans inquiétude. Je veux, pas plus tard qu'aujourd'hui, m'acquitter envers vous. Je vous dois déjà pas mal pour nous avoir empêchés de périr lors de notre dernière course en mer ! Je mettrai tout ça ensemble ; ça fera une véritable illumination ! Vous allez être joliment contente, allez !

Alain, désireux de ne pas perdre une minute dans l'accomplissement de son pieux projet, saisit son penbas et son large chapeau de feutre, déposés tous les deux par terre dans un coin, et se dirigea vers la porte ; mais au moment de sortir, une nouvelle idée le retint.

—Il est impossible, murmura-t-il, que je laisse mon maître tout seul. Qu'est-ce qu'il penserait en revenant à lui, — s'il ne me trouvait pas à ses côtés ? que je lui vilainement abandonné, et il serait capable de me retenir quinze jours sur mes gages ! Ah ! ma bonne sainte Anne, là, foi d'Alain, vous pouvez compter sur notre marché comme si c'était chose faite. Guérissez donc tout ne suite monsieur le chevalier ; et puis, en supposant que je sois capable de vous manquer de parole, à quoi ça vous exposerait-il d'avoir remis mon maître sur ses jambes ? à rien ! Vous seriez quitte pour le faire retomber malade, vous ne risquez rien.

Le Bas-Breton, persuadé que sainte Anne d'Auray ne pouvait refuser le marché si raisonnable et si avantageux qu'il lui proposait, se retournait déjà du côté de Morvan pour voir s'il ne se levait pas, quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et Nativa entra.

La jeune fille, habillée tout de noir, selon la mode espagnole, n'était plus telle qu'elle a été présentée la première fois au lecteur : elle avait repris sa souveraine et impérieuse beauté.

Rien de grave et de gracieux en même temps comme sa démarche, de calme et de profond comme son regard, de doux et d'enchanté comme le rare et fugitif sourire qui entr'ouvrait parfois ses lèvres roses.

Son teint pâle, mais non de cette pâleur malade que donne aux femmes du monde la vie sédentaire et dévorante tout à la fois des grandes villes, avait aussi recouvré tout son séduisant éclat.

Un poète de génie eût, certes, en contemplant cette jeune fille, senti l'insuffisance de l'art et brisé sa plume.

Alain n'était pas poète, mais seulement Bas-Breton ; aussi ne comprit-il qu'une chose en voyant apparaître Nativa, qu'elle pourrait le remplacer pour veiller le chevalier tandis qu'il allait se mettre en règle vis-à-vis de sainte Anne d'Auray.

Il s'avança donc vivement à la rencontre de la jeune fille, et se tirant une mèche de cheveux en guise de salut ;

—Mademoiselle, lui dit-il sans préambule, soignez bien monsieur le chevalier pendant mon absence : s'il désire se lever et qu'il vous demande son pourpoint, vous le trouverez là sur ce fauteuil ; la tisane est sur la table. N'oubliez point, si mon maître vous interroge sur mon absence de lui répondre, ce qui est la vérité vraie, que je ne l'ai pas quitté d'une heure pendant tout le temps de sa maladie, et que je suis en course pour son service.

Craignant un refus de Nativa, le Bas-Breton, après avoir dit ces mots, prit son élan et se précipita en dehors de la chambre.

Le départ du domestique et ce tête-à-tête forcé et imprévu ne parurent nullement contrarier Nativa ; elle s'avança lentement vers le lit du malade, et s'asseyant sur une chaise, elle se mit à considérer avec une rare attention le visage décoloré du blessé.

Chose étrange, pendant tout le temps que dura cet examen, la physionomie de Nativa n'exprima aucun des sentiments que l'on eût dû s'attendre à lui voir éprouver, c'est-à-dire celui de la pitié ou de la reconnaissance.

Au contraire, deux ou trois fois une contraction de ses sourcils assombrit, sans pouvoir parvenir à le rider, son front d'ivoire, et un éclair passa dans ses yeux.

(A suivre)

APRÈS LA LUNE DE MIEL

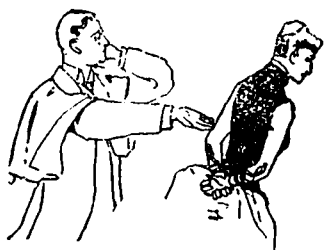
(Une histoire du Moyen âge)

I

Lui.—Tu comprends, ma chère que l'affaire est trop considérable ; il faut que je reste trois jours à Québec.

II

Elle.—Tu ne m'aimes plus
Trois jours !



III

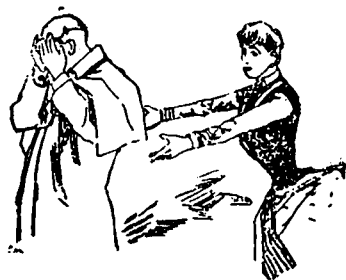
Elle.—Oui, tu te passes bien de moi maintenant !

Lui.—Mais sois raisonnable ! Aide-moi donc plutôt !



IV

Lui.—Est-ce que je ne suis pas déjà assez malheureux en étant forcé de partir ?



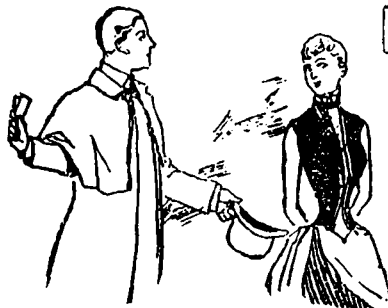
V

Elle.—Mais pourquoi être forcé de partir.



VI

Lui (à part).—Une idée!... Tu ne sais pas la peine que tu me fais. Je me faisais trop de joie de te rapporter ce *Sealskin* et ces solitaires dont nous parlions l'autre jour.



VII

Je n'aurai pas le courage de m'en occuper. Tiens prends toi-même l'argent et fais pour le mieux.



VIII

Elle.—Cher petit mari, que je t'aime donc de tout mon cœur ! Ce n'est pas moi qui te ferai jamais de la peine ! Surtout, aie bien soin de toi en voyage.

RÉFLXIONS D'UN PENSIONNAIRE

(Pour le SAMEDI)

Il reste encor de beaux jours sur la planche ;
La vie ici nous ouvre son banquet.
Ce qui n'était que du veau froid dimanche
Est aujourd'hui salade de poulet.

LA GRANDE DECISION

Deux amies se consultent :
—Après tout, c'est sérieux pour moi. Laid comme il est, il n'y a toujours bien que son argent qui pourrait me décider.
—Il y a autre chose, ma chère ; il a une maladie de cœur.

L'OCCASION FAIT TOUT

Berthe.—C'est la bonne journée, Arthur, pour demander le consentement de papa.
Arthur.—Est-il de bonne humeur aujourd'hui ?
Berthe.—Il est furieux ; il vient de recevoir le compte de ma modiste. Il va te dire oui, tout de suite.

RIEN COMME LA SINCÉRITÉ

La femme.—A quelle heure es-tu rentré hier soir ?
Le mari.—Il était deux heures, ma chère.
La femme.—Où étais-tu allé ?
Le mari.—Au bureau, ma chère, comme de coutume.
La femme.—Tu fais bien, John, de ne jamais me conter de mensonges. (A la servante).—Donnez donc à monsieur son passe-partout qu'il a laissé dans la pendule ce matin. Otez donc ses chaussettes qu'il a déposées à la porte de sa chambre pour les faire cirer. Vous trouverez ses bottes sous son oreiller.

TOUTES LES MOITIÉS NE SONT PAS SEMBLABLES

Ils étaient assis au clair de la lune.
Elle prit une pomme, la coupa en deux et lui dit :
—Quelle moitié préférez-vous, la grosse ou la petite ?
—Ni l'une ni l'autre, lui répondit-il solennellement.
La pauvre enfant était atterrée de ce refus.
Et il reprit :
—Ce que je veux, c'est une meilleure moitié !
Elle en avait une précisément sous la main : il l'eut.

TROP PARLER NUIT

L'amie.—Comment ! Ma bonne Charlotte tout en larmes ! As-tu reçu de mauvaises nouvelles de ton mari ?
Charlotte.—Pire que cela. Il m'écrivit de Paris qu'il mourrait d'ennui s'il n'avait pas la consolation de contempler ma photographie et de lui donner mille baisers par jour.
L'amie.—Assurément, il n'y a pas de quoi se désoler pour cela. C'est moi qui serais heureuse de posséder un mari aussi poétique !
Charlotte.—Moi, je le trouve un peu trop poétique. La photographique que j'ai mise sous enveloppe et glissée dans son sac de voyage, est celle de maman ; il n'a pas la mienne.

Amedée amenait pour la première fois sa femme à l'Académie de Musique. Elle s'y était rendue malgré elle, surtout parcequ'elle souffrait d'un violent rhume de cerveau. Durant la pièce, l'un des acteurs signale au loin, sur la mer, une corvette imaginaire qui saute. Et tendant la main, par hasard, dans la direction de la jeune femme qui éternuait à ce moment-là :
—Tiens, vois toi-même ; elle vient de faire explosion !
—Amedée, dit la jeune femme pâle de colère, viens-t'en, je ne suis pas pour me faire insulter par lui.

L'ETIQUETTE EN ANGLETERRE

Quoiqu'on se serve du mot *sir* au commencement d'une lettre, (*Dear Sir,*) on ne doit revêtir de ce titre que les *knights*, les baronnets et autres personnalités importants. Une lourde méprise, serait de placer devant un nom de famille ce titre de *sir*, qui ne doit jamais être immédiatement suivi que du prénom. *Sir Paeton*, *sir Reynolds* sont des gallicismes effroyables. Quand on l'emploie avec le nom de baptême, il ne faut mettre qu'un seul nom : *Sir John Macdonald*, par exemple, et non pas *Sir John A. Macdonald*.

Autrefois, quiconque était supérieur aux conditions serviles, sans être pourvu d'un titre, était confondu sous la dénomination de *master*, qui ne désigne plus que les enfants. *Master Lambton*, c'est le jeune fils de Lambton. Depuis le temps des Stuarts, quand on écrit aux grandes personnes, l'expression de *master* doit être abrégée ainsi : *Mr.* ; l'écrire en toutes lettres serait incivil. Lorsqu'on parle, on dit encore *master* pour les enfants ; mais sous peine d'incongruité, il est essentiel, s'il s'agit d'un homme, de prononcer *mister*. On n'écrit jamais *mistress* en toutes lettres : on met *Mrs* et l'on prononce *misses*.

Le titre de *miss* va nous montrer d'autres anomalies plus caractéristiques. En général, on dit *miss Sarah*, *miss Mary*, etc. ; mais il faut observer : 1o que la fille aînée d'une famille ne peut, sans inconvenance, être désignée par son nom de baptême. Un fiancé même, près d'épouser Jane, la fille aînée de M. Siddons, l'appellerait *miss Siddons* et non *miss Jane* ; 2o la fille aînée d'une famille de *gentry* ne porte jamais son nom de baptême : en sevrage, elle est déjà *miss Crawford* ou *miss Burdett* ; 3o la fille aînée d'une branche cadette perd la prérogative d'être désignée par son nom de famille chaque fois qu'elle se trouve en présence de sa cousine aînée de la branche aînée. Elle redevient alors subitement et pour tout le monde *miss Julia*, *miss Arabella*... ; que sa cousine s'éloigne, et la voilà *Crawford*.

Les cadets de famille titrés reçoivent, et l'on serait mal venu à omettre de leur donner la qualification de *honorable Mr.* *Mrs* ou *miss*.

Dans les bonnes maisons, on ne donne aucune espèce de titre aux gens de service de l'un ni de l'autre sexe. On appelle les valets par leur prénom ; les femmes de chambre, les filles de charge par leur nom tout court. Ainsi, pour s'adresser à une servante, on lui dit : *Weber*, *Smith*, *Wilcox*... Tel est l'usage.

La femme d'un chevalier ou d'un baronnet joint le titre de *lady* à son nom de famille, et jamais à son nom de baptême, sous peine d'encourir le blâme dû à la plus choquante usurpation. C'est aux filles des lords, des comtes, des vicomtes et des ducs qu'appartient le privilège d'être *lady Louise*, *lady Lucy*, etc. Elles prennent dès le berceau ce titre de *lady*. Les filles des lords ne sont qualifiées de *miss* qu'au Théâtre Français. Ce privilège de naissance est indélébile ; une jeune *lady* ne le perd même pas en épousant un routier.

En ce qui regarde les habitudes de la vie en commun, tout est réglé d'après les titres, même dans l'intimité des familles avec la plus rigide étiquette. La préséance du rang ne cède même pas devant un étranger...

Le fond invariable d'un diner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie, c'est bien plus les dimensions de ces deux pièces que la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque, on sert un saumon ou un esturgeon de 3 pieds de long avec des sauces diverses et des piments fort goûtés des Anglais : leur saveur paraît celle d'un feu d'artifice qu'on avalerait après avoir eu la précaution d'y mettre le feu. Puis succèdent des entrées à la française, en gibier trop cuit, en volaille trop frite ou en pâtisserie trop lourde. Le rôti, proportionné à la qualité des invités et à leur nombre, est digne des époques homériques ; les hors-d'œuvres sont nombreux et les entremets singuliers : l'un des plus communs est un gâteau illustré d'herbes aigrettes : ce sont tiges de rhubarbe, ou bien groseilles à maquereau cueillies vertes, et qui sont l'objet d'un débit considérable. Souvent on offre la salade sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles.

Les légumes sont en général cuits à l'eau et offerts sans assaisonnements ; on les livre à la circulation de la table en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des pains énormes du Chester, de Stilton et des bateaux de beurre frais ; les fruits, le melon leur succèdent ; après quoi l'on enlève tout, jusqu'à la nappe, et on rapporte des verres et du vin. Le vin seul a le pri-

vilège d'être placé sur la table. Pour la bière et l'*ale* d'Ecosse, boisson de la famille, il y a un cérémonial particulier : un des domestiques qui servent à table vient vous présenter un plateau vide, et, si vous n'êtes point prévenu, vous ne laissez point que d'être un peu surpris. Si la chose vous advient, lecteur, et que vous soyez sans animosité à l'égard du houblon, prenez votre verre, placez-le sur le plateau, et le domestique, après l'avoir rempli au buffet vous l'offrira. Sans cette ingénieuse combinaison, votre hennap subirait l'attouchement d'un valet, ce qui choquerait à la fois la pudeur et la stricte propreté.

Les règles de l'étiquette ne sont pas seulement observées par les classes supérieures, elles sont suivies plus ou moins religieusement par tous les Anglais. En dehors des deux noblesses officielles, la *nobility* et la *gentry*, le *common people* (gens du commun) a inventé vingt autres distinctions. L'homme qui a deux millions de fortune est plus honorable que celui qui n'a qu'un million et demi, et ainsi de suite ; le négociant retiré a le pas sur le négociant en exercice, et le rentier la préséance sur l'industriel. Je ne parle pas de cent autres noblesses de corporations. Si je voulais classer toutes ces castes, il me faudrait faire un dénombrement à la façon d'Homère. On comprend quelle froideur jettent dans les relations sociales ces classifications qui font de la Grande-Bretagne une sorte de casier où chacun est retiré dans son compartiment, selon le hasard de sa naissance, de sa fortune, de sa profession ou de son état.

Quand on se promène dans les rues de Londres, au milieu de cette foule d'omnibus et de voitures, à travers cette population qui encombre les squares, les ponts, les promenades, on ne se rend pas compte, au premier abord, pourquoi tout ce qui frappe la vue, équipages splendides, magasins étincelants, édifices et public a un aspect morne ; ce n'est qu'en cherchant à résoudre ce singulier problème, qu'on parvint à découvrir ce qui fait Londres si triste en dehors de sa sphère manufacturière et commerciale, c'est l'absence de l'élément essentiel d'animation, le *populaire*. A Paris, le populaire est partout, il égaye les rues et les places, les jardins publics et les boulevards, il existe dans la Chaussée-d'Antin aussi bien qu'au faubourg Saint-Antoine, il assiste au théâtre, se mêle à toutes les cérémonies et domine dans toutes les fêtes. A Londres, on dirait qu'il n'y a pas de peuple, et que la ville est exclusivement habitée par des gentlemen et des mendiants. Uniformité de costumes, d'habitudes, de manières et de visages. Tout le monde a un habit noir, tout le monde se divertit de la même façon sépulcrale, tout le monde a le même air ennuyé. L'ouvrier, le marchand, l'oisif, entrent dans le même *public-house*, gardent la même attitude silencieuse et ne se distinguent, à la première vue, par aucune différence. Qu'un homme du peuple rencontre un homme du peuple, et il lui dira en l'abordant ce que dit un nobleman à un nobleman : *What beautiful weather !—Delightful day*, répond l'interlocuteur ; puis les uns et les autres passent leur chemin. Dépouillez de sa livrée le domestique d'un lord, et rien ne vous empêchera plus de le prendre pour le lord lui-même : il a l'attitude roide et gourmée, l'air froid et méprisant de son maître. Tous les Anglais semblent avoir été taillés sur un patron unique.

Et, cependant, l'Angleterre montre, dans les plus petits détails, son aversion pour le principe de l'égalité. Quand un marchand envoie sa note, il compte par livres ; si c'est un médecin ou un homme ayant une profession libérale, il a le droit d'ajouter par guinées, quoique les guinées n'existent plus. Les professions libérales gagnent à ce privilège en ce sens que, pour montrer à un médecin le cas que l'on fait de son honorabilité, on lui remettra pour une visite la valeur représentative d'une guinée, c'est-à-dire une livre et un shilling, tandis qu'on ne donnera qu'une livre à un apothicaire. Voilà une distinction qui n'est pas seulement ingénieuse.

On ne se fait pas une idée des minuties auxquelles descend l'usage. Ainsi le nombre de coups qu'il convient de frapper avec le marteau de la porte de la rue, quand on fait une visite, est à peu près déterminé. Rien de ce qui rentre dans le *trade* ou dans la domesticité ne se permettra de heurter à la porte principale. Le facteur de la poste aux lettres est l'objet d'une exception unique, et l'on sait qu'à peine de réprimande, il ne doit frapper que deux coups. Un homme comme il faut, s'il se respecte et s'il ne veut point passer pour évaporé, frappera cinq coups solidement appuyés ; les dames s'annoncent par plusieurs petits coups se succédant avec rapidité. Du reste, il est permis à un étranger de quelque mérite, d'ignorer à son entrée dans le monde anglais, quelques-unes de ces lois despotiques. Il trouvera grâce en qualité d'étranger ; mais s'il les ignorait toutes et ne savait rien deviner, il risquerait de passer pour un cuisinier.

Un français qui tient à sa *respectabilité* doit singulièrement observer son langage et manifester toujours la plus grande horreur du mot propre. Qu'il se garde dans la conversation de prononcer les mots de pantalon, de gilet ou de chemise ; en fait de vêtements, il n'a le droit de parler que de son chapeau et de son habit ; à table, qu'il ne demande jamais la cuisse d'une volaille ; dans un salon, qu'il ne s'étonne pas de voir les *jambes* (*legs*) du piano parfaitement habillées : c'est la pudeur qui l'exige ainsi. "Londres, dit M. Edmond Texier, est la ville des colossales débauches, mais c'est aussi par excellence le pays de la pudeur dans les mots. Tout ce qui n'est pas classé dans le formulaire de la conversation est *shocking*. A vrai dire, la prudence anglaise se prend surtout aux mots ; la plupart du temps, la décence benévole se laisse sauver par une périphrase, et l'art de faire tout deviner sert de contre-poids à la rigidité du vocabulaire." Ce formaliste ou *cant*, souvent flagellé par lord Byron, qui fut obligé de s'expatrier pour l'avoir audacieusement bravé, est certainement la plus grave maladie morale de l'Angleterre : il faut se servir de mots tout faits, sous peine de passer pour peu gentleman ; il faut aussi en religion, en politique, en littérature, avoir des opinions toutes faites, sous peine d'être *shocking* et indécent. De là un manque d'originalité extrême, une aridité complète dans les conversations ordinaires des salons anglais ; le *spleen* n'a souvent d'autre cause que le despotisme du *cant*.

Sophie.—Je crois réellement, Georges, que l'amour nous cause autant de déboires qu'il nous donne de bonheur.

Georges.—Je le crois, en effet.

Sophie.—Par exemple ; n'avez-vous jamais éprouvé ce malaise, cette anxiété, ce tressaillement pénible, cette douleur réelle...

Georges.—Ah ! oui, quand je mange du concombre.

M. le curé.—J'ai fait un marché avec mon voisin. Dimanche prochain, je vais aller prêcher dans sa paroisse et c'est lui qui prêchera ici.

Une paroissienne.—Ça va peut-être décider mon mari à venir à la messe.

—Voilà un jeune homme qui a l'air d'en savoir plus long que toi.

—La belle affaire ! Je suis son père.

LES COURSES DE MERCREDI



Un de la dernière courée des duds (au dernier quart de mille).—Monsieur Georges, prêtez-moi donc votre lunette un instant ; je suis intéressé dans cette course.

La jeune ménagère.—Goûte à mon plat ; j'y ai mis tout mon savoir.

Le mari.—Pouah ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

La jeune ménagère.—Une crème à la rhubarbe ; j'ai suivi la recette de point en point.

Le mari.—D'abord, il n'y a pas de rhubarbe en hiver.

La jeune ménagère, (lui montrant triomphalement une fiole de teinture de rhubarbe).—Comment appelles-tu cela, s'il vous plaît ?

A une lecture publique au Queen's Hall :

Le professeur.—Il est reconnu que les femmes blondes sont plus difficile à conduire que les brunes ou les noires.

Un auditeur.—Etes-vous bien sûr de cela ?

Le professeur.—Très certainement, c'est invariable.

L'auditeur.—Dans ce cas, ma femme a beau avoir les cheveux noirs, c'est qu'elle se les teint.

LA FÊTE DU TRAVAIL

Les ouvriers se préparent cette année à célébrer la Fête du Travail, le 2 septembre prochain, avec le plus grand éclat possible. Cette fête sera très certainement le plus grand rassemblement d'ouvriers qu'il ne se soit jamais vu au Canada. Des ouvriers de toutes les parties du pays doivent se rendre à Montréal ce jour-là. Tous les membres du Congrès ouvrier de la Puissance, qui doit avoir sa convention à Montréal le lendemain, assisteront en corps à la procession.

D'après les indices, plus de vingt mille ouvriers prendront les rangs à cette grande démonstration.

Il serait désirable que le Conseil de ville prenne des mesures pour faire le meilleur accueil possible à cette convention d'ouvriers, qui vient pour la première fois siéger à Montréal. Aux États Unis, en de pareilles circonstances, le maire et souvent le gouverneur de l'État même se rendent à l'ouverture de la Convention pour leur souhaiter la bienvenue.

Nous espérons que notre Maire ne laissera pas passer une aussi belle occasion de faire plaisir aux ouvriers de Montréal et qu'il recevra dignement les délégués des corps ouvriers de la Puissance.

QUELQUES BEAUTÉS DE LA LANGUE ANGLAISE

Les perplexités d'un Français arrivé ces jours-ci au Windsor sont dignes de notre sympathie.

—Je ne les comprends pas ces messieurs les Anglais, nous racontait-il. Quand j'ai acquitté ma note, j'ai demandé au caissier si je devais autre chose. Il m'a répondu : "C'est vous être *square*." Je cherche le mot *square* dans mon dictionnaire et là j'apprends que je suis *caré*. Un instant après, il m'appelle pour me dire : "Oun garçon cherche vous, je lui ai dit vous être *round*." Je cherche le mot *round* et j'apprends que je suis *ron* maintenant. Je vais au buffet prendre une consommation et quand je reviens l'omnibus était parti. Je veux me fâcher, mais il se contente de me dire : "Vo été trop *long*."

Je m'en vais à la salle de billard. Deux tables étaient occupées. J'entends le marqueur crier comme j'entrais : "Tou, tou, tou," (two to two—deux à deux). Le marqueur de l'autre table répond immédiatement : "Tou, tou, tou, tou," (Two to two too—deux à deux ici aussi). Puis, c'est qu'ils avaient l'air de se comprendre !

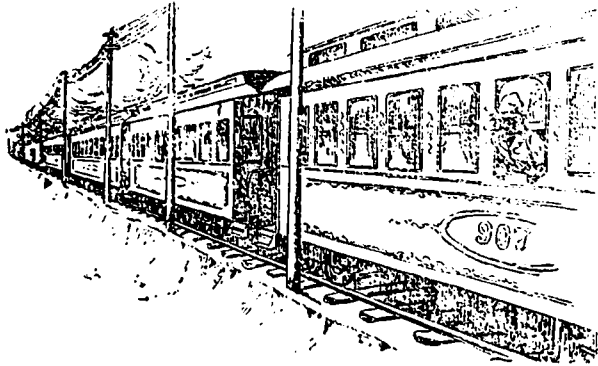
DÉSÉSPoir D'UN GRAND PARLEUR

(Pour le SAMEDI)

La gloire de ce monde est bien vaine et bien fausse ! Quoique le grand sommeil nous couche pour toujours, Pourtant mon corps entier tiendra dans une fosse, Qui ne peut contenir le quart de mes discours.

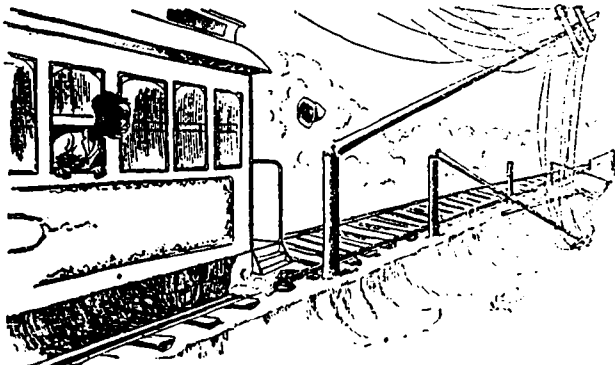
Il vaut mieux donner que recevoir..... s'il s'agit d'un mauvais cigare.

DE MONTRÉAL A QUÉBEC



I

Sambo, qui est en excursion :—Quel magnifique paysage !



II

—Ça leur apprendra à mettre les poteaux de télégraphe si proches de la voie. D'autant plus qu'ils vont me le payer, mon chapeau !

LE GRAND PÈRE ET L'ENFANT GATÉE

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
 Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
 J'allai voir la proscrie en pleine forfaiture,
 Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture,
 Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
 Repose le salut de la société,
 S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
 " Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
 Je ne me ferai plus griffer par le minet."
 Mais on s'est récrié : " Cette enfant vous connaît :
 Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
 Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
 Pas de gouvernement possible. A chaque instant
 L'ordre est troublé par vous : le pouvoir se détend.
 Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête ;
 Vous démolissez tout." Et j'ai baissé la tête,
 Et j'ai dit : " Je n'ai rien à répondre à cela,
 J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
 Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
 Qu'on me mette au pain sec."—" Vous le méritez, certe
 On vous y mettra." Jeanne alors dans son coin noir,
 M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
 Pleins de l'autorité des douces créatures :
 " Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures."

Pour constater si le vin est pur. Prenez 5 c. c. du savon liquide qu'on emploie généralement pour trouver si l'eau est dure, et mettez-le dans un tube avec une égale quantité d'eau distillée. Ajoutez maintenant vingt gouttes du vin, et renversez le tube pour mêler les liquides. Si le vin est pur, votre liquide n'aura pas de couleur ; au contraire, si le vin a été coloré d'une manière quelconque, votre liquide sera coloré.

—John, quand nous serons rendus dans le train, ne m'ôte pas ton chapeau, et ne m'embrasse pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que les gens croiraient que nous ne sommes pas mariés.

ARITHMETIQUE PRATIQUE

Combien faut-il de péchés pour faire un scrupule ?
 Combien y a-t-il de secondes dans un duel de femmes ?
 Combien y a-t-il de degrés dans une université ?
 Combien y a-t-il de pieds dans un collecteur de comptes ?
 Combien faut-il de gallons de whiskey pour un saoul ?

PROBLEMES

Si un caissier de banque laisse Chicago à 3 heures p. m. et un autre New-York à 7 heures p. m., à quelle heure dîneront-ils ensemble à Montréal ?

A... remet \$5,000 à un courtier pour spéculer sur les grains :
 Combien a-t-il perdu dans la transaction ?

Réponse : \$5,000.

A..., B... et C... prennent un cocher pour se faire conduire chez eux. A... et C... sont sobres, mais B... est ivre, quelle est la part payée par chacun au cocher ?

Réponse : A... n'a rien payé.

C... do

B... a payé le double.

Si un homme prend trois quarts d'heure pour ouvrir, à deux heures du matin, la porte de sa maison, avec un crochet à gants, combien a-t-il dépensé à son club, dans le cours de la nuit ?

Le Réverend M. X... dont la haute taille est bien connue et son vicaire qui est tout petit, se font conduire par un blanc et un sauvage à travers le lac St Pierre. Le vent s'élève pendant le trajet, au point que le blanc qui est un bon chrétien ne peut s'empêcher de dire : " Je crois, mes bons messieurs, que vous feriez bien de vous mettre à prier."

—Non, non, reprend le sauvage, c'est bien bon que le petit prie ; mais que le gros prenne une rame !

Un décafé à la buvette (après de longues recherches dans toutes ses poches). —Qu'est-ce que j'ai donc fait du chèque de \$50 que je viens de recevoir ?

Son ami. —Tu l'as peut-être déposé à la banque ?

Le décafé. —Tiens, j'y pense ; c'est seulement demain que je dois le recevoir. Garçon, marquez-moi cela !



La petite Julienne. —Pourquoi que vous mettez toujours vos deux jambes pour venir ici ?

L'amoureux de la grande sœur. —J'en ai toujours deux, ma fille ; pourquoi me demandes-tu cela ?

La petite Julienne. —C'est parce qu'Amélie, elle disait à maman que vous étiez un butor, et puis les butors ça se tient toujours sur une patte seulement.

QU'EST-CE QUE LE BÂILLEMENT ?

Sous l'influence de causes diverses, et qui semblent au premier abord n'avoir pas de rapports entre elles, on éprouve dans certains muscles de la face, de l'arrière-bouche et du cou, une sensation difficile à définir, qui détermine dans ces muscles une contraction spasmodique et, par conséquent, indépendante de la volonté. La mâchoire inférieure s'écarte de la supérieure, la bouche s'ouvre largement, tandis que les paupières se ferment à demi : le voile du palais se relève, la langue et le larynx s'abaissent, l'isthme du gosier se resserre, et l'air, refoulé dans la trompe d'Eustache, détermine un certain degré de surdité. Le spasme, modéré à son début, augmente rapidement de force jusqu'au moment où, à une contraction violente des muscles intéressés, succède un relâchement brusque, une détente qui s'accompagne d'un sentiment de bien-être. En même temps que la contraction musculaire, commence une inspiration lente, profonde, avec expansion complète des parois de la poitrine, et que suit une expiration rapide, coïncidant avec la détente musculaire. L'ensemble de ces phénomènes constitue le *bâillement*, qui est, comme on le voit, un acte involontaire, spasmodique, et se rattachant à la fonction respiratoire.

Cet acte a pour résultat d'introduire dans les poumons une quantité d'air plus grande que celle qu'y apporte l'inspiration ordinaire, et, par conséquent, d'activer l'hématose et la circulation. Il se produit sous l'influence des causes qui ralentissent ou gênent la respiration, et surtout, suivant quelques auteurs, de celles qui en changent le type, en faisant prédominer l'expansion de la base ou du sommet de la poitrine. On bâille quand l'heure du sommeil est venue, ou quand, au réveil, la somnolence n'est pas encore dissipée, ou encore quand l'immobilité, la fatigue, l'ennui, nous causent une torpeur voisine du sommeil. La faim, l'excès de réplétion de l'estomac et les autres maux de cet organe déterminent aussi le bâillement ; on le voit survenir au début de la fièvre, pendant le frisson, en un mot dans une foule de conditions différentes ou même opposées, mais ayant toutes pour effet une modification de la respiration ou de la circulation. De plus, comme tous les phénomènes nerveux, il se produit par imitation. La vue d'une personne qui bâille, ou d'un tableau qui reproduit cet accident de la physionomie, suffit pour que l'imitation vous entraîne. Le professeur de physiologie qui décrit le bâillement peut s'attendre à le faire naître dans son auditoire, et si la lecture de ces lignes produisait le même effet, nous aurions la ressource, plus ou moins légitime, de l'attribuer à la même cause.

On peut simuler le bâillement ; mais pour qu'il ait réellement lieu, il faut éprouver la sensation qui le provoque et le spasme qui le constitue. En revanche, comme l'une et l'autre sont indépendants de la volonté, s'il est possible de les dissimuler jusqu'à un certain point en serrant les lèvres, on ne peut les étouffer tout à fait lorsqu'ils se développent impérieusement.

Il ne faut pas confondre avec le bâillement un spasme analogue dans ses causes et qui le précède ou le suit assez souvent. Les bras et les jambes s'étendent avec force par un mouvement automatique, la tête se renverse, la colonne vertébrale s'infléchit en arrière, puis la détente survient. On nomme *paralysation* (étirement) ce mouvement d'extension convulsive des membres et du tronc ; il diffère du bâillement en ce que l'inspiration ne peut se faire pendant l'effort qui le caractérise, tandis qu'elle a toujours lieu pendant le bâillement.

LES CHOSSES QU'ON AIMERAIT NE PAS AVOIR DITES

M. Jonathan Roy.—Mademoiselle, vous êtes ravissante ce soir.

Mademoiselle Pénélope.—Vraiment ! Que les hommes aiment donc à nous leurrer ! Monsieur Gervais me disait justement la même chose il y a une minute.

M. Roy, (décidé à couler son rival.)—J'espère que vous ne croyez pas un mot de ce que Gervais peut dire.

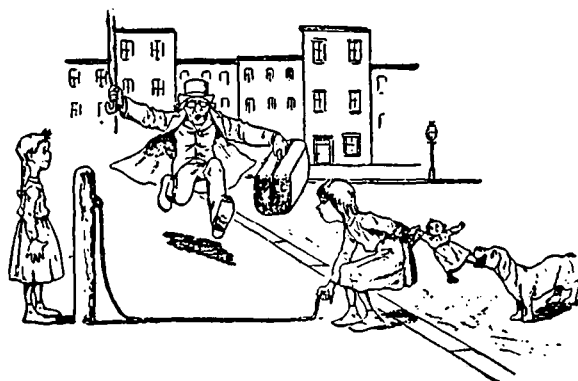
Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissez-vous, quand vous partirez,
Sourire alors que l'on vous pleure !

HÂTEZ-VOUS LENTEMENT



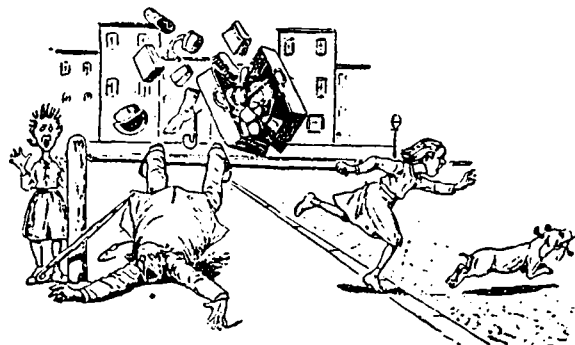
I

Le train part à 5 heures ; mais la chose ne paraît inspirer aucune inquiétude à la jeunesse qui danse sur la corde.



II

4.55. Le Monsieur qui prête beaucoup d'intérêt au départ de ce train.—J'ai une chance.



III

Dernier coup.

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Un journal scientifique donne les dix conseils suivants :

- 1o. Le sel fait cailler le lait, et on ne devrait s'en servir, que lorsque le plat est préparé.
- 2o. L'eau claire et bouillante fait disparaître les taches de fruits ou de thé.
- 3o. Les tomates bien mûres feront disparaître les taches d'encre et autres sur le linge blanc, et aussi sur les mains.
- 4o. Pour faire blanchir le linge, on y mêle, lorsqu'il est bouillant, une cuillerée de térébenthine.
- 5o. L'empois est bien meilleur si on y ajoute quelque peu de gomme arabique.
- 6o. La cire d'abeilles et le sel rendront brillant le fer rouillé.
- 7o. De l'onguent gris et de l'huile *Kerosene*, en égale partie, détruiront les punaises.
- 8o. Si les chaussures sont devenues dures sous l'action de l'eau, l'huile *Kerosene* les rendra douces et molles.
- 9o. Imbibez un linge dans l'huile de *Kerosene*, et frottez en votre théière, qui deviendra brillante.
- 10o. L'eau de pluie et le soda, enlèveront les taches de la graisse de roues, etc., sur toute étoffe qui peut se laver.

LE THÉ

Un soir où nous prenions le thé aux Jardies, chez M. de Balzac, qui, ne dépensant pas dans ses romans tout ce qu'il y avait de romanesques dans son imagination, gardait le surplus pour la causerie, il nous annonça que, pour la première fois de notre vie, nous allions prendre du thé véritable, du thé impérial, en un mot, du thé !

Comme je lui objectais timidement qu'ayant résidé assez longtemps en Angleterre, je n'étais pas tout à fait étranger à cette boisson essentiellement britannique, il leva doucement les épaules, avec une expression de pitié sympathique.

—Les Anglais croient prendre du thé, me dit-il, et c'est là une de leurs illusions. Ils n'ont que la seconde décoction d'une herbe grossière qui a déjà servi à désaltérer par son premier bouillon les dernières classes de la société chinoise.

Tout aussitôt et avec son enthousiasme et son entrain ordinaire, il commença à célébrer l'excellence et la supériorité du thé sur lequel il versait en ce moment de l'eau bouillante.

C'était un thé récolté dans les jardins impériaux. Il avait été cueilli par les doigts blancs et roses de jeunes vierges. Elles avaient fait cette opération importante dans le premier quartier de la lune, au lever du soleil, au bruit d'une douce musique. La grande caravane l'avait apporté par terre en Russie. C'était M. de Nesselrode qui en avait envoyé une petite provision à M. de Balzac.

Je ne demanderai point à Balzac ce que le premier quartier de la lune, les doigts blancs et roses des jeunes filles chinoises, semblables sans doute à celles de *la Grande Digue*, dont "la taille si souple humiliait, selon le poète, la souplesse des saules," le lever du soleil et les accents plus ou moins mélodieux d'un orchestre chinois, illustré de tam-tam, pouvaient ajouter à l'excellence du thé. Je connaissais son faible. Rien n'arrivait chez lui par les voies ordinaires. Il mettait du roman dans tout, même dans les fournitures de sa maison. Son vin de Johannisberg lui venait des caves de M. de Metternich, et il n'y avait que lui au monde qui partageait avec les têtes couronnées l'honneur d'avoir de cet excellent vin à offrir à ses amis. Son café de Moka lui avait été envoyé en droiture par l'émir de Mecque. Vous voyez bien qu'il fallait absolument que son thé impérial fût tout au moins un présent du comte de Nesselrode, et provint du jardin du Fils du ciel.

Si cette préface n'améliorait pas son thé, elle ne le gâtait pas. Il était de première qualité. La théière de métal anglais était appropriée à l'usage auquel elle servait ; l'eau, circonstance de la plus haute importance, était bouillante. Nous pûmes donc, sans charger notre conscience du plus léger mensonge, faire l'éloge du thé que nous buvions, absolument comme s'il avait été cueilli dans le jardin de l'empereur de la Chine.

Le thé est d'un usage immémorial en Chine. Mais ce n'est guère qu'au seizième siècle, et presque en même temps que le café, le cacao et le tabac, que le thé commença à paraître en France et dans le reste de l'Europe. Un historien, Lemontey, dans son *Histoire de la régence de Louis XV*, a fait remarquer que c'est un accident inouï que quatre productions exotiques, toutes d'une substance chaude et stimulante, soient entrées simultanément dans le régime des peuples européens, et il attribue à cette circonstance la substitution des épidémies cutanées, substitution qu'on remarqua dès le huitième siècle. Nous renvoyons la solution de ce problème aux physiologistes et aux médecins. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il se fit comme un partage de trois de ces substances entre trois peuples. Le cacao ou le chocolat fut espagnol, le café fut français, le thé fut anglais ; quant au tabac, il est devenu cosmopolite.

On a cru longtemps que les diverses sortes de thé provenaient de deux espèces différentes du genre *thea*, le *thea bohea* et le *thea viridis*. On établissait la distinction des deux espèces sur ce que la première a neuf pétales, tandis que la deuxième n'en a que six. Mais on a reconnu que le nombre des pétales, étant extrêmement variable, ne peut servir de caractère. Les botanistes s'accordent aujourd'hui à ne reconnaître qu'un seul thé comme genre dans lequel entrent toutes les variétés. Ces variétés paraissent tenir surtout à l'âge auquel on cueille les feuilles et au mode qu'on emploie pour leur dessiccation. On cueille les feuilles de thé à plusieurs époques de l'année ; celles de la première récolte, qui sont les plus petites, sont les plus estimées. Les feuilles, dès qu'elles sont cueillies, sont trempées dans l'eau bouillante, et c'est probablement de cet usage que Balzac tirait son historiette sur l'illusion des Anglais buvant du thé de seconde main. Quand cette immersion les a ramollies, on les roule avec les mains sur des

nattes, — espérons que ces mains sont aussi blanches et surtout aussi propres que Balzac les a rêvées. Cette opération a pour objet d'ôter aux feuilles une partie de leur suc qui a, dit-on, des propriétés malfaisantes. Après avoir répété cette opération plusieurs fois, on les jette sur des poêles en fer que l'on chauffe afin de les sécher. C'est dans cet état que le thé est livré au commerce dans des boîtes vernissées et garnies intérieurement de plomb. On distingue alors deux espèces de thés, le thé vert et le thé noir, qui comptent un grand nombre de variétés. Parmi les thés verts, ainsi appelés à cause de leurs couleurs, le *thé cheyswen* ou *hysoen* est très-estimé. On le distingue à ses feuilles roulées dans le sens longitudinal, à son vert sombre tirant sur le bleuâtre, et à sa saveur astringente. Le *thé Schulang*, plus estimé encore, ne saurait guère être distingué du précédent que par la supériorité de son parfum. Le *thé perlé* est ramassé sur lui-même et comme arrondi, il exhale l'odeur du *thé schulang*. Le *thé bou* (thé noir, *thé sao-tchaou*) est brun et tirant sur le noir ; il est plus léger, plus grêle et d'une odeur moins agréable que le *thé hysoen*. Le mot *thé* nous est venu du patois qui se parle à *Tsuen-Tcheou* et à *Tchang-Tcheou-Fou* dans la province de To-Kien. Dans le reste de l'empire on le nomme *cha*.

Il n'y a pas très-longtemps que l'usage du thé s'est répandu dans nos salons. Il ne fut d'abord admis en France qu'à titre de boisson médicinale, et l'idée d'une tasse de thé se liait facilement à l'idée d'une indigestion. J'ose à peine le dire, de peur que ce blasphème ne tombe sous les yeux d'un lecteur anglais, pendant longtemps le thé ne fut admis en France qu'à titre de drogue. On en trouve encore l'usage indiqué dans les traités de médecine, "surtout pour les individus replets et d'une constitution molle, dans le cas de mauvaise digestion." Il faut convenir, amour-propre national à part, qu'il y a vingt-cinq ans encore on faisait fort mal le thé dans la plupart des maisons de Paris, presque aussi mal qu'on faisait, à la même époque, le café à Londres.

Mais, lorsque l'esprit d'imitation tourna les regards de la France vers l'Angleterre, le thé passa le détroit comme la redingote (*riding coat*), comme le turf, comme le jockey-club et les clubs de toute nature, comme les libres penseurs (*free thinkers*), comme les races de chevaux de course, comme les durhams, comme la race des chiens de chasse anglais, les *pointers*, devant lesquels on presque disparu nos *braques*, qui valaient mieux ; comme l'usage de mettre les enfants presque nus l'hiver, comme les *roul* et les *steeples-chase*, comme la dénomination de *rails*, de *rails-way*, de *steam-boats*, de *square*, etc., etc., sans oublier le système des deux chambres et le gouvernement parlementaire.

Je me hâte de dire que le thé est un des meilleurs emprunts que nous ayons faits à nos voisins d'outre-Manche. Pour eux, la préparation du thé est une des affaires importantes de la journée ; c'est presque une question d'État. "On ne devrait pas dire que la préparation du thé, me faisait observer un jour le fils de Sedaine, qui avait beaucoup vécu avec les Anglais, on devrait dire la consécration du thé. Quand cette importante cérémonie va commencer, il se fait un silence dans la famille. Les hommes se recueillent, et les femmes laissent reposer leurs aiguilles et leurs langues. Tous les problèmes de la politique disparaissent devant cet unique problème : *L'eau est-elle bien bouillante ?*"

Il est juste de reconnaître que cette ébullition de l'eau est quelque chose de capital dans la confection du thé. Je me souviens qu'un vieux marchand anglais de la rue de Rivoli, ce n'est pas une réclame, le digne homme est mort et son magasin est fermé, ne vendait jamais une once de thé à un acheteur sans ajouter cette recommandation, si le chaland était Français : "Surtout, de l'eau bien bouillante !" Ce marchand était un artiste à sa manière. Il connaissait notre faible ; il ne voulait pas que le thé sorti de son magasin fût déshonoré par une immersion d'eau presque tiède.

Le thé en Angleterre est, avec la bière, la boisson nationale. Tout le monde prend son thé, le riche comme le pauvre, et les colons anglais qui ont quitté leur pays natal pour peupler les vertes solitudes de l'Amérique, autrefois ensanglantées par une terrible lutte, ont emporté ce goût avec eux. C'est un impôt mis sur le thé, vous vous le rappelez, qui provoqua l'insurrection des États-Unis et la séparation de la colonie et de la métropole.

Tout le monde en Angleterre prend le thé, ai-je dit, mais tout le monde ne le prend pas de même. Dans la haute société, le thé n'est pas un repas ; on le boit au repas du matin, en mangeant des tranches de viandes froides placées sur les buffets et que les convives vont chercher eux-mêmes, car il n'est pas d'usage, surtout dans la vie de château, que les domestiques soient présents

pendant ce premier repas. On n'y sert ni vin, ni eau, ni bière. Le café et le thé, voilà la seule boisson. Pour les petites gens, le thé compose à lui seul les deux premiers repas de la journée, et sert en même temps de souper. Je me rappellerai toujours l'étonnement profond dont je fus saisi la première fois que je passai le détroit et que je m'arrêtai dans un hôtel de Douvres. J'avais oui dire que les Anglais ne mangeaient pas de pain, et l'exiguïté des morceaux que l'on sert à table est bien faite pour accréditer cette opinion. Quelle fut donc ma surprise en assistant au dîner d'une commère anglaise, qui me rappela pour la largeur de son envergure, les joyeuses commères de Windsor ! Le *waiter* lui servit une première théière de thé accompagnée d'une pyramide de tartines de beurre entassées sur une assiette. Le second service se composa d'une nouvelle théière et d'une nouvelle pyramide de tartines. Je craignais pour le Gargantua femelle une attaque d'apoplexie, lorsque je l'entendis demander une troisième pyramide de tartines avec une troisième théière. Tout disparut dans le gouffre. Et l'on dira que les Anglais ne mangent pas de pain ! Ma voisine avait certainement absorbé la moitié d'un pain de quatre livres !

Le soir, dans de grands dîners anglais, il y a un moment où la maîtresse de la maison donne, en se levant, le signal du départ ; mais ce signal n'est suivi que par les personnes de son sexe, qui se retirent avec elle. Le maître de la maison prend son assiette et son verre et va se placer auprès de la personne à laquelle il veut témoigner une considération particulière ; les autres convives se rapprochent les uns des autres de manière à combler les vides qu'a laissés la retraite de la partie féminine de la société. Alors commence, pour ne plus être interrompue, une conversation bruyante, animée, souvent intéressante, et avec laquelle coïncide la circulation de quatre flacons de cristal contenant des liqueurs que chacun, après avoir rempli son verre, passe à son voisin. Cette conversation roule sur les chasses, sur les courses qui, en Angleterre, sont une affaire, sur les intérêts locaux, souvent sur la politique, et alors on y trouve comme un retentissement des grands débats parlementaires. Le talent et la chaleur qui règnent dans ces discussions initient les discoureurs aux luttes des assemblées.

Il ne faut pas demander où les Anglais apprennent à discuter ; c'est à table ; la salle à manger devient le vestibule du parlement. Le dessert se prolonge ainsi environ pendant trois quarts d'heure ou une heure. Les femmes sont au salon. La maîtresse de maison ou sa fille a préparé le thé, grave opération ! Les dames le prennent, en attendant la fin des conversations, que les hommes prolongent dans la salle à manger. Cependant quelques convives se lèvent de table, quittent la salle à manger, ils arrivent un à un dans le salon. Ils prennent une tasse de café qui risque fort d'être froid, car il a été servi au moment où les domestiques ont annoncé aux convives qu'on allait le verser, et ceux-ci ne se sont pas pressés de venir. Le plus souvent, ils préfèrent recevoir de la main de la maîtresse, à moins que ce ne soit de celle de sa fille, une tasse de thé très-chaud et très-fort.

Il y a aussi les délices du fumeur, dans lequel le sexe barbu se réfugie au sortir de table pour faire acte de toute-puissance !

Premier aphorisme : le thé est de toutes les boissons, celle qui réchauffe le mieux en hiver.

Deuxième aphorisme : le thé est de toutes les boissons, celle qui rafraîchit le mieux en été.

Troisième aphorisme : le thé est excellent aux hommes de grand appétit, parce qu'il les aide à digérer la nourriture substantielle qu'ils prennent.

Quatrième aphorisme : le thé n'est pas moins bon pour les petits mangeurs, parce qu'il supplée à la nourriture qu'ils ne peuvent prendre.

Conclusion : Prenez du thé.

Pour être vrai jusqu'au bout, je dois convenir qu'on se sert d'arguments absolument analogues pour dire en Orient : "Prenez du café," et en Espagne : "Prenez du chocolat !" Lagrange disoit : "Prenez mon ours !"

LES DEFINITIONS

(Suite)

E

Egoïsme.—Un bonnet..... de "soi."

Embuscade.—Un coup de maître, quand on en est l'auteur. Un guet-apens, quand on en est la victime.

Emousser.—La sensibilité, quand on en a, s'é moussé à la longue. C'est le contraire de la "dureté de cœur", qui ne fait que s'épuiser sur la meule du temps.

Empiéter.—Façon de voisiner.

Empire.—Il est un moment où l'on finit par prendre de l'empire sur ses passions : c'est quand on n'en a plus.

Encensoir.—"Inutile qu'il soit grand, disoit une Excellence, avec modestie... Il suffit qu'il soit toujours plein."

Enfance.—État qui commence à notre berceau ; qui s'accroît jusqu'à 60 ans, et qui, alors, ne va plus qu'en s'aggravant.

Entourage.—Un cadre, qui ne saurait être trop épousseté.

Envie.—Un jour de souffrance, sur le bonheur du voisin.

Epée, Sabre.—Des cure-dents, aujourd'hui.

Epidémie.—Une maladie toute particulière : plus elle "court" plus on l'"attrape."

Equité.—Je vois bien ce mot dans le dictionnaire, mais pourquoi n'en sort-il jamais ?

Eternité.—Quelques longueurs... surtout vers la fin.

Etrille.—Genre de brosse... dont l'emploi est trop limité.

Exatitute.—C'est la politesse des rois... et des créanciers.—Mais ce n'est jamais celle des débiteurs.

Excitant, Stimulant.—Tout ce qu'on nous défend.

Excuses.—Le courage de la loyauté.

Exorde.—L'éclair qui nous menace... d'un "discours."

Exploiteur.—Un collaborateur... au dire de chacun d'eux.

F

Facture.—"Si c'est pour moi, pas trop salé."

Facteur.—"Si c'est pour moi, pas trop sucré."

Fantaisie.—Le bon sens en vacances.

Fascination.—La tyrannie du charme.

Félicité.—Le bonheur en grand uniforme.

Flatteur.—Un homme dont tout le monde dit : Quelle sincérité ! quelle rondeur ! quelle mâle franchise !

Fossoyeur.—Un ouvrier qui achève le travail que nous avons commencé nous-même.

Fourbe.—Ça ne pourrait avoir son utilité que si on était le seul.

Frugal.—Le repas que l'on fera... le lendemain.

G

Gallicisme.—Nom affectueux que nous donnons aux fautes de "français."

Goélier.—Le captif... d'un prisonnier.

Goujons.—On en prend aussi dans les rivières.

Guet Apens.—L'abus de la "Prévoyance."

Gueuc.—C'est l'un d'eux qui, plein comme une tonne, s'écrioit un jour, devant la maison de M. de Rothschild :—Eh ! ben, quoi, Rothschild !... y n'peut pas être plus soûl que ça !

H

Hameau.—Peu d'habitants ; mais qui ne s'en détestent pas moins.

Honte.—Une pudeur rétrospective ; une pudeur qui avait manqué le train.

Huissiers.—Je vous le dis tout bas et n'allez pas le répéter ; je crois, je n'en suis pas sûr, mais je crois qu'ils ne sont pas aimés.

Humains.—Un pseudonyme que prennent les hommes, quand ils veulent garder l'*incognito*.

Un cocher a eu le malheur avant-hier de s'accrocher dans la roue d'un camion. Immédiatement le cocher est descendu de voiture et s'adressant au camionneur :

—S'il vous plaît, monsieur, dit-il, veuillez m'excuser !

—Que monsieur ne s'inquiète pas, reprend son confrère, c'est autant de ma faute que de la vôtre.

Après s'être dégagés, ils se saluèrent réciproquement, se dirent bonjour et disparurent.

LA VERITE SUR LA QUESTION METISSE

RECIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

DOCUMENTS IMPORTANTS INEDITS

OUVRAGE HISTORIQUE ET POLITIQUE DU PLUS HAUT INTERET

400 PAGES IN-8

Par ADOLPHE OUMET, avocat, et B. A. T. de MONTIGNY, Recorder de Montréal.

ILLUSTRE DES VERITABLES PORTRAITS DE LOUIS DAVID RIEL ET DE GABRIEL DUMONT.

Le contrôle exclusif de la vente de ce livre a été confié à MM. POIRIER, BESSETTE & Cie.

PRIX :

\$1.00 le volume Broché, pour le Canada
\$1.25 " " " pour les Etats-Unis
\$1.30 le volume Cartonné, pour le Canada
\$1.50 " " " pour les Etats-Unis

POUR DETAILS S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & Cie

69 RUE St. JACQUES
MONTREAL

MAISON FONDEE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B. - A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

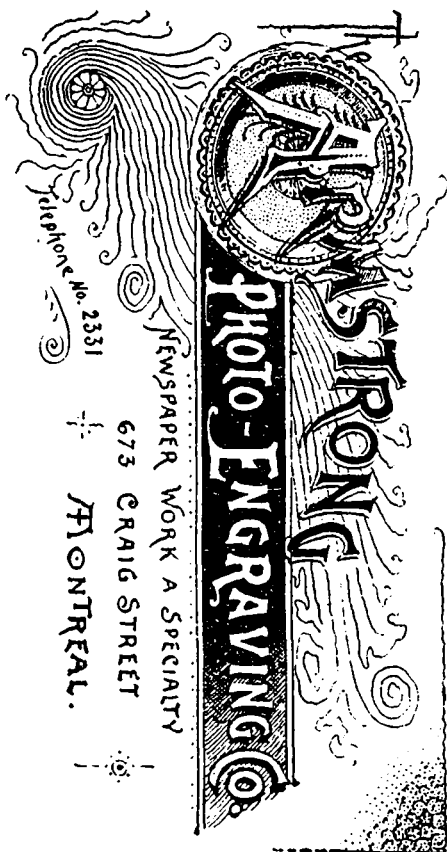
—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE. Les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc. .
Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.



Pilules de Noix Longues Composees de McGale

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, torpeur du Foie, Mauve de Tête, Indigestions, Étourdissements, et de toutes les malaises causées par le mauvais fonctionnement de l'Estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ses préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES, de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation, qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.